Sommaire

Éditorial 2

Notre héritage mithraïque,
par Christine Tournier 3

Isis, la Grande de Magie,
par Nadia Dargent 28

Au sujet de la parole perdue et retrouvée,
par François Bertrand 38

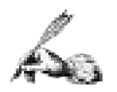
La méditation spirituelle,
par Jean-William Varlot 44

Côté cour, côté jardin,
par Arthur Brunier-Coulin 51

Le miroir, par Florent Vanremortère 59

Les livres 63

Bulletin d'abonnement 2011 72



Labyrinthe et miroirs

La vie, enfin ce que nous appelons la vie, c'est-à-dire ce temps qui se déroule entre la naissance et la mort, ressemble à une errance et à un difficile cheminement dans un labyrinthe tapissé de miroirs.

À chaque pas, nous nous heurtons à un obstacle que nous devons dépasser et qui nous fait prendre conscience de notre fragilité tant physique que morale et spirituelle.

À chaque pas, un miroir nous renvoie notre image toujours déformée ; tantôt, elle ressemble à ce que nos voudrions être et flatte nos ego, tantôt, elle nous accable en nous montrant notre être véritable avec nos faiblesses et nos bassesses.

Nous cherchons inlassablement la sortie de ce labyrinthe, ne sachant pas toujours que cette sortie débouche sur la mort et qu'il nous faudra franchir le dernier miroir que nous traverserons tel Orphée. Quelle aventure passionnante que la mort !

Ce labyrinthe et ses miroirs constituent un chemin initiatique dont des cérémonies rituelles organisées dans certains ordres sacrés retracent le mystère. Dans ces mêmes ordres sacrés, la mort est regardée avec courage ; on s'habitue à y penser à tous les moments de sa vie.

Ce que j'écris ici peut choquer certains lecteurs et je les comprends. Cependant, je sais que ceux qui ont eu la chance d'aborder aux rives de la sagesse initiatique, même modestement, se sont libérés des peurs ordinaires et qu'ils sauront se diriger vers le dernier miroir avec la fermeté qui sied aux êtres de désir ; ceux-là ont refusé de se laisser entraîner par le torrent qui charrie les âmes vers une mort non vaincue. Comme des nageurs désespérés que le torrent emporte et engloutit, les lâches chercheront toute leur vie à fuir vainement les obstacles et à remonter le labyrinthe qui n'a d'autre issue que la mort qu'il nous faut d'abord vaincre en esprit.

Dans les pages qui suivent, nous allons justement rencontrer deux entités qui ont vaincu la mort : Mithra et Isis.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

Notre héritage Mithraïque

Par Christine Tournier

1. QUI ETAIT MITHRA ?

En sanskrit, « *Mitra* » se traduit par « associé », « allié », « ami » et « traité » ; en iranien, cela signifie « contrat », celui que l'on passe en engageant sa foi. Le dieu Mithra était nommé également « rédempteur », « sauveur », et même « messie », « bon berger », « la Voie, la Vérité et la Lumière », comme Yeshua disait de lui-même qu'il était *« la Voie, la Vérité et la Vie ».*

Mithra est la personnification, dans les Veda, d'Ormuzd, le Principe créateur. Il peut être assimilé au Logos, au Verbe créateur, voire au Grand Architecte de l'Univers. Il fait partie, avec Ahura Mazda (dont il est émané et qu'il sert dans son Royaume de Lumière et de Sagesse) et la déesse Anahita (incarnation de la Lune), d'une Triade, tels le Trimurti indien (Brahma, Vishnu et Shiva), la Triade de Thèbes (Amon, Nouth et Khonsou ou Osiris, Isis et Horus), celle de Memphis (Ptah, Bouto et Râ), celle de la Grèce (Zeus, Poséidon et Hadès : mais là, il n'y a pas de Principe féminin, comme il n'y en aura pas dans la Trinité chrétienne du Père, du Fils et de l'Esprit). Dans le rituel de Memphis Misraïm, on relève ces phrases : *« A Toi qui as constitué les êtres par ta Parole… »* et : *« J'ai créé toutes les formes avec ma Parole, alors qu'il n'y avait encore ni la Terre, ni le Ciel. »*

Ahura Mazda est l'équivalent de Brahma, le dieu suprême, l'Innommable, et Mithra est l'intermédiaire entre ce dieu, qui est de toute éternité, et la création (comme Yeshua sera l'intermédiaire entre son Père et les hommes) ; il veille à l'ordre et à l'harmonie de l'univers et à la protection des créatures. Mithra est donc la personnification du Soleil au midi et, là encore, il va constituer une Triade avec le Cautas (le Soleil levant et joyeux, assimilé par les Grecs à Hélios) et le Cautopatès (le Soleil couchant et triste, équivalent de l'Antaros) : nous retrouvons en Égypte cette différenciation des aspects du Soleil. D'ailleurs, en 80 de notre ère, le poète Stace associe Mithra à Osiris.

Mais la symbolique est encore plus complexe puisque Varuna, dans le Rigveda, incarne la violence ténébreuse et est associé au Soleil

couchant, tandis que Mithra, qui incarne la bienveillance lumineuse, est également associé à l'aurore, au lever du Soleil, quand la Lumière triomphe des Ténèbres, étant bien entendu que ces deux Asuras sont complémentaires. Il est l'Intelligence totale et lumineuse : sans lui, tout ne serait que ténèbres ; il est le Feu primordial, le point d'où serait issu le « big bang », contenant, dans une tête d'épingle, la totalité de ce qui est, manifesté ou non manifesté, microcosme et macrocosme. Le rituel cité dit : *« ... de tout ce qui fut, est et sera... »* ; ou encore : *« Je suis la source des existences et de tous les êtres. Je suis hier et je connais demain... »* ; également : *« Je suis l'éternité, le temps, le devenir... »* Nous retrouvons cet équilibre avec Vishnu, l'ordonnateur, et Shiva, le destructeur, tous deux indispensables à l'équilibre cosmique. Nous pouvons constater également que, dans l'Arbre des Sephiroth de la Kabbale juive (née au 8e siècle de notre ère), nous trouvons ces triangulations à différents niveaux. On pourrait citer maintes et maintes autres triades à travers les cultures et les civilisations de la planète !

Dans l'Avesta, associé à Ahura Mazda, Mithra est le Yazata, le Dharma, le « bénéfique », « l'ordonnateur » de l'Univers, la source de l'Énergie et de la Lumière d'où est issue la Vie, *« celui qui harmonise tout de par les mondes »,* pour citer toujours notre rituel ; il est l'esprit du bien et de la loi juste, de la fidélité à la parole donnée ; il est le juge des vivants et des morts à la fin des temps, tel l'archange Michel, Mikael (la Justice) qui pèse les âmes chez les chrétiens, ou Osiris chez les Égyptiens : il est secondé, pour cette tâche, par Rasdu comme Osiris l'est par Maât. Il est écrit également que l'œil de Mithra est le soleil, ce qui nous renvoie naturellement à l'œil de Râ ou à celui d'Horus.

Je voudrais préciser que Michel, avatar de Mithra, domine, non le taureau, mais le dragon ; il ne le tue pas : il le terrasse, il l'apprivoise. Dans le Grand œuvre, ce dragon – que l'Église a malheureusement assimilé au Mal, à Satan – est un des noms de la matière (fixe et volatile associés).

Nous connaissons la légende de la naissance de Mithra près d'une source (symbole de l'Eau), abritée par un arbre (symbole de l'Air dans sa ramure) avec les feuilles duquel il se constitua des habits. Il jaillit d'un rocher ou d'une grotte (symbole de « *la Terre où nous*

marchons ») qui s'ouvrit pour l'en faire surgir à l'état adulte, et non bébé, un bonnet phrygien (attribut des mages et des sages) sur la tête, une torche dans la main gauche (symbole du Feu que nous portons aussi de la main gauche), un couteau dans la main droite. Ceci se passa un 25 décembre, date du soleil renaissant (« *Dei natalis Solis invicti* »).

Sa mère était la déesse vierge Aditi qui constitue, avec Mithra et ses sept frères, une ennéade (les 8 frères étant l'ogdoade retrouvé dans la tradition égyptienne). Le Soleil lui demande alors, par l'intermédiaire d'un corbeau (nous reviendrons sur celui-ci), d'égorger le taureau primitif ; Mithra subjugue l'animal, signifiant ainsi le triomphe du soleil sur la lune (que symbolisent les cornes en croissant), du feu sur l'eau, de la lumière sur l'obscurité de l'ignorance.

Le Taureau est l'hiéroglyphe du Grand œuvre. Il est de « *qualité chaude et solaire* ». Vénéré par les Égyptiens, on le retrouve dans l'épopée de Jason qui subjugue des taureaux pour leur faire labourer le Champ de Mars, ou dans celle d'Hercule qui terrasse le taureau de l'île de Crète. Ne dit-on pas « *prendre le taureau par les cornes* » quand nous voulons signifier le travail intérieur à accomplir pour maîtriser en nous les instincts qui ne nous permettent pas de nous « *spiritualiser* » ? Quand nous apprivoisons le taureau ou le dragon, quand nous sommes des « guerriers », au sens bouddhiste du terme, alors la volonté prime sur l'imaginaire, la foi sur la croyance, la passivité, le subi, la paresse spirituelle. Cette discipline que nous apprenons dans nos temples, chère aux mithraïstes, nous oriente vers la conscience, celle par laquelle « *l'Homme est relié au divin* », comme il est dit dans nos rituels égyptiens. Si Europe est enlevée par un taureau et que Pasiphaé tombe amoureuse de cet animal, il semble que là s'ouvre un autre débat !

Premier être vivant créé par Ahura Mazda, selon l'Avesta, c'est le sang de l'animal qui donne naissance à tous les êtres humains, malgré tous les efforts d'Ahriman, le destructeur (équivalent – comme nous l'avons dit – de Varuna ou de Shiva dans les Veda) pour s'y opposer. Cette fonction sacrificielle de fécondation par le sang se retrouve chez nombre de peuples, jusqu'à son apogée terrible dans

la civilisation aztèque. Le sperme de l'animal, recueilli par la lune, permettra la création des animaux « utiles » à l'homme.

Ainsi, Mithra peut être identifié à Phanès, l'œuf cosmique primordial de l'orphisme, de qui « *tout a été engendré et non créé* », selon les termes de notre rituel. Nous pouvons également considérer le mythe de Prométhée, appelé « le Verbe », qui descend du ciel sur la terre pour s'incarner comme sauveur des hommes, qui sera crucifié et qui ressuscitera.

On trouvera, dans la Bhagavad-Gita (2.20) ces mots :
« *L'Atman ne naît pas, ne meurt jamais ;*
« *il n'est pas devenu, il ne deviendra pas ;*
« *non engendré, éternel, permanent ;*
« *il ne meurt pas quand le corps meurt.* »
Notre rituel dit : « *engendré et non pas créé* ».

La naissance d'un héros dont la mère est vierge se retrouve dans la légende du Bouddha né de la vierge Maya, dans celle d'Orphée, fils d'Apollon, dieu solaire, et de la muse Calliope, dans celle de Krishna né de la vierge Devaki (ce qui signifie « celle qui est divine »), et dans bien d'autres traditions.

Les similitudes avec le christianisme sont nombreuses et nous verrons plus loin pourquoi, mais d'ores et déjà, nous pouvons rappeler que, dans le mythe de Mithra, nous trouvons qu'il est un dieu « berger », qu'il y eut à sa naissance un massacre de milliers de nouveaux nés sans parvenir à le tuer, que ses compagnons étaient au nombre de 12, qu'il faisait des miracles, qu'il est ressuscité trois jours après sa mort (eh oui ! les dieux meurent aussi !) sur le char du soleil, qu'il générait la notion de Providence, qu'anges et démons avaient leur rôle à jouer dans le cosmos. Et la Cène est à l'identique du banquet mithraïque que nous renouvelons dans nos banquets d'ordre et dans d'autres banquets à d'autres grades de la franc maçonnerie.

Protecteur des troupeaux – tel Abel sacrifié par Caïn - et de ceux qui défendent les territoires, il était vénéré par les soldats romains, lui, le « *Seigneur des vastes pâturages* » - phrase que l'on retrouve dans les

psaumes de David – avec ce paradoxe que Mithra était le dispensateur de la paix, de l'ordre, de la règle – je devrais dire de la Règle – avec la rigueur de l'équerre et la souplesse du compas.

2. Du Mazdeïsme (ou parsisme) au zoroastrisme, puis au mithraïsme

Le culte du Taureau fut introduit en Crète au 2e millénaire, via l'Anatolie. Cette île fut une plaque tournante pour la propagation des échanges entre l'orient et l'occident, et l'on pense même qu'elle a pu être une sorte de « colonie » avancée de Sumer. Ainsi, les Dactyles, prêtres et forgerons du Mont Ida, seraient à l'origine des Mystères théurgiques orphiques, et les Courètes, les « ivres de dieu », pratiquaient la transe rythmée par une danse et une musique frénétiques.

Le culte du taureau, qui correspond à une ère astrologique, est répandu partout, entre autres chez les Étrusques, dans toute la Mésopotamie et en Asie Mineure (en particulier en Phrygie), en Anatolie dont la population, thrace à l'origine, donc indo-européenne, s'y installa au 12e siècle avant notre ère, après en avoir chassé les Hittites. Au 7e siècle avant notre ère, la Phrygie fut dominée par les Lydiens - dont le dernier roi fut le célèbre Crésus – qui importèrent les cultes de Zoroastre et de Mithra. C'est alors que le roi perse Cyrus le Grand, fondateur de la dynastie achéménide, conquit à son tour la Lydie. En 334 avant notre ère, nous savons qu'Alexandre le Grand battit les Perses et qu'un siècle plus tard, la Phrygie appartiendra, à l'ouest, à l'Empire romain.

Mais faisons un court historique du culte de Mithra depuis ses origines.

3. Court historique du culte de mithra

Nous avons vu que le culte de Mithra remonte aux Vedas et à l'Avesta dans lesquels il fait figure de divinité essentielle. Son origine n'est donc pas chaldéenne, comme on l'a longtemps cru, mais iranienne, au nord ouest du pays, selon l'état des recherches actuelles. Ainsi, dans le Rigveda, 4 hymnes sont consacrés à Mithra, puis il disparaîtra du panthéon hindou, remplacé par Vishnu.

Au 16e/15e siècle avant notre ère, c'est la réforme de Zarathoustra et Ahura Mazda supplante Mithra en devenant divinité suprême. Cependant, le culte de Mithra se perpétue malgré le fait qu'il ne soit plus considéré, dans le zoroastrisme, que comme un ange.

En – 1380, dans un traité entre le roi hittite Subbiluliuma et le roi mitannien Mativaza, Mithra figure auprès de Varuna, d'Indra et des jumeaux Nasatya.

La Bible (je parle de ce que l'on appelle l'Ancien Testament) s'écrit entre les 11e et 3e siècles.

Au 7e siècle avant notre ère, Babylone adore Mithra.

Au 6e siècle, Mithra devient le dieu solaire par excellence et est vénéré officiellement par les Perses.

C'est surtout à partir du 4e siècle avant notre ère que va se développer le culte de Mithra, sous le roi achéménide Artaxerxés II (qui sera d'ailleurs également pharaon d'Égypte durant une courte période).

Les rois du Bosphore portaient le titre de « Xe Yasht », « donné par le dieu Mithra », nom du texte rédigé deux siècles avant notre ère, sous le roi parthe Mithridate 1er le Grand.

En Asie Mineure, Mithra est identifié à Hélios par les Grecs, et c'est alors qu'il devint l'objet de cultes à mystères.

En 87/86, les soldats de Mithridate Eupater, roi du Pont, vaincus par les Romains, initient au culte de Mithra les pirates de la Cilicie où ils se sont réfugiés.

En – 66, Pompée le Grand lutte contre lesdits pirates, les capture, et le mithraïsme arrive à Rome avec eux : le premier mithraeum, temple dédié à Mithra, est construit dans la ville. Le culte se propage via les légionnaires venus de Syrie et des Balkans.

Toute l'Italie adopte le mithraïsme durant le Bas Empire. En effet, Rome n'avait pas de Mystères comme en Grèce mais uniquement des

cultes secrets ; c'est pourquoi elle adoptera nombre de cultes venus d'ailleurs, comme Cybèle la phrygienne, Isis, Horus et Sérapis les égyptiens, Héra, Aphrodite et Hécate les grecques et surtout Mithra le perse, après avoir pu être admise aux cultes mystériques d'Éleusis consacrés à Déméter et Perséphone, et à ceux d'Orphée et de Dionysos.

Lors des trois premiers siècles de notre ère, l'Orient pénétra l'Occident par ses cultes, ses idées, sa philosophie, ses arts, sa littérature, ses mathématiques, son astronomie, sa médecine…

En 130 de notre ère, le culte de Mithra se répand en Germanie, sous l'empereur Hadrien.
Vers 150, il atteint le Neckar sous Antonin le Pieux, puis Strasbourg, la vallée du Rhin, celle du Danube, la Thrace et la Dalmatie dans les Balkans.

En 160, les légions romaines de Syrie vouent un grand culte à Mithra.

Au début du 3e siècle, sous Septime Sévère, un mithraeum est construit dans l'Aventin, dans l'ancienne villa de Trajan.

Au cours de ce 3e siècle, le mithraïsme se syncrétise avec d'autres cultures solaires venues d'orient. On le trouve en Commagène et en Cilicie (en Turquie), en Dacie (actuelle Roumanie), dans la Petite Arménie, en Syrie, en Égypte (Alexandrie, Memphis, le Fayoum), à Carthage, en Libye et en Tripolitaine, au Maghreb, en Nubie, dans la vallée du Rhône, en Belgique, en Angleterre (en particulier le long du mur d'Hadrien), à l'est de la Gaule, en Bretagne insulaire, sur les côtes de la Manche (Mont Saint Michel).

Le culte est pratiqué, parallèlement à d'autres cultes, de la Vallée de l'Indus jusqu'à l'Ecosse.

Il a été découvert, à ce jour, 420 mithrae, mais l'on sait qu'on en découvrira encore beaucoup

Le 25 décembre 274, l'empereur Aurélien, qui a fait de Mithra l'objet d'une « religion » officielle, constitue carrément un clergé d'État

dont le « pape » est nommé « Pontifex solis invicti » (Le Pontifex est le Pontife, terme repris par l'Église et dans certains grades de la maçonnerie). Il dédie un temple à Mithra sous l'appellation « Sol invictus » (Soleil invaincu) et déclare l'empereur la personnification du soleil sur terre comme Mithra est le Soleil dans le ciel (à l'image des pharaons et d'Amon/Râ). Cette idée sera reprise, entre autres, par Louis XIV. Sol est également le nom du compagnon de Zarathoustra (comme Jean sera le compagnon de Yeshua), et s'il est l'or vulgaire, il est aussi l'un des noms du Soufre des Philosophes.

Les mithrae abondent, en particulier à Rome et près d'Ostie.

En 307, le mithraïsme reçoit l'appui de l'empereur romain Dioclétien, suivi par Galère et Licinius. Ils vont restaurer un mithraeum et nomment Mithra « protecteur du pouvoir ».
Mais leur successeur, Constantin, converti au christianisme en 312, accentue la régression du mithraïsme qui n'aura encore que quelques années de résurgence sous Julien dit l'Apostat par l'Église catholique souveraine, et sous Eugène dit l'Usurpateur.

En 354, le pape Libère, qui fut le premier à choisir Rome comme siège apostolique, fait passer la fête de la Nativité du 6 janvier au 25 décembre, pour concurrencer le culte de Mithra. Et le 6 janvier devient le jour de la venue des mages, l'Épiphanie.

En 391, sous Théodose 1er, empereur chrétien, le culte de Mithra est déclaré illégal par le pape Sirice qui condamne également tous les autres cultes dit « païens ». Le mithraïsme entre dans la clandestinité. Il marquera le manichéisme naissant au 3e siècle, puis, plus tardivement, à la fin du 11e siècle, le catharisme, eux aussi en révolte contre le dogmatisme régnant.

De nombreux mithrae existent en France, progressivement découverts (une dizaine actuellement, selon les informations officielles). Un simple exemple pour témoigner de la lutte entreprise par l'Église contre le culte de Mithra : au 5e siècle, l'évêque saint Maurille d'Angers fait démolir un sanctuaire à Chalon-sur-Loire (Maine et Loire) pour le remplacer par une église ; les traces d'iconoclasme sont multiples : martèlement de la statue de Mithra, traces d'incendie…

Il faut dire que le christianisme aura emprunté au mithraïsme la même morale et la même idée de fraternité qui s'ancreront en franc-maçonnerie, le même monothéisme syncrétique, le même ésotérisme, les mêmes interdits, la même théologie, la même eschatologie, les mêmes rites. Ce n'est évidemment pas un hasard puisque les « Pères » de l'Église (Jérôme, Lucien, le pseudo August, Origène, Plutarque, Tertullien, Porphyre…) ont pris leurs sources dans le mithraïsme afin de construire la religion chrétienne. Le paradoxe est que ce dont ils se sont emparés a été critiqué par eux comme païen et hérétique dès lors que c'était chez les autres. D'autre part – là encore, nous sommes dans un paradoxe –, c'est grâce à leurs écrits critiques et détracteurs du mithraïsme que nous connaissons quelques informations sur ses Mystères.

En tout cas, nous savons que la doctrine mithraïque n'opposait pas l'âme au corps, comme dans le christianisme, mais prônait la complémentarité des ténèbres et de la lumière.

La décadence du mithraïsme se fait parallèlement aux invasions barbares et à la montée de la nouvelle religion qui accepte des femmes en son sein.

4. Rites et symboles

A/ Le mithraeum

Les rituels se déroulent dans un mithraeum, temple rectangulaire situé en contrebas d'une entrée, pour simuler une grotte dont le plafond symbolise le cosmos, la voûte céleste étoilée : un culte solaire pratiqué dans l'obscurité comme nous le faisons en franc maçonnerie. Nous pénétrons bien dans nos temples par la porte basse !

Le myste (celui qui initiait aux Mystères), tel le Vénérable Maître, se tenait à l'Orient, sur une estrade appelée « bêma » (sanctuaire), à laquelle il accédait par quelques degrés.

Un texte de Porphyre (De antro, 24) suggère la place de notre Vénérable Maître et des deux Surveillants aux colonnes J et B. Je cite : « *Ils établirent la position habituelle de Mithra sur les équinoxes (…)*

avec le nord à sa droite et le sud à sa gauche ; et Cautas est placé dans les régions méridionales parce qu'il est chaud, et Cautopatès dans celles septentrionales à cause du vent froid. »

Dans certains mithrae, on trouve un pavé mosaïque, comme à Ostie.

Un autel se trouve en contrebas, qu'on peut comparer à notre Naos.

Un vestibule, ou pronaos, était associé à un vestiaire (« apparatorium ») où l'on préparait les impétrants avant leur initiation.

L'extérieur était considéré comme le monde profane. Je souligne tout de même, en passant, qu'il y a une contradiction dans le fait que l'architecture du mithraeum est identique à celle des temples dédiés à la redoutable déesse Kali, mais ceci est un autre sujet.
Il est important de préciser que le mithraeum n'est pas la maison du dieu mais le lieu de rencontre entre les hommes et le divin, entre l'horizontalité et la verticalité.

Le mithraeum se divise en trois parties dans le sens de la longueur :

- les parvis, pronaos comportant vestiaire (apparatorium) et antichambre ;
- le « *spelacum* » (la grotte, le temple, la tanière, le repère) muni de banquettes placées le long des murs nord et sud, se faisant face, et appelées « podia »,
- l'estrade du mystagogue (le guide), surmontée de l'effigie de Mithra tauroctone.

Cette représentation de Mithra subjuguant le taureau est souvent voilée comme est voilée notre porte d'orient. Le dieu n'est pas dépeint entre deux colonnes mais entre deux porteurs de torches, Cautas et Cautopatès, évoqués plus haut, qui symbolisent le lever et le coucher du soleil, le jour et la nuit, que nous figurons par le soleil et la lune. Ces porteurs de torches sont dits dadophores, avec l'un qui porte la torche vers le haut, et l'autre vers le bas (symbole que l'on retrouve dans la figuration de l'ancienne Jérusalem et de la Jérusalem céleste, ou dans celle de la parabole des vierges sages et des vierges folles). Ce symbolisme figure dans les scènes de flagella-

tion du Christ dont un tortionnaire a les jambes vêtues et un bras levé tenant le fouet, et l'autre les jambes nues et un bras baissé tenant le fouet. Je reconnais que l'on pourrait faire des interprétations de tout cela à différents degrés de lecture.

Chaque temple avait son autonomie, sa souveraineté, son caractère propre, comme nous sommes des maçons libres dans des loges libres. Cette diversité était garante qu'il s'agissait bien d'une école de Mystères et non d'une religion relevant d'un dogme et d'une église.

La notion de monothéisme y était toute relative puisque tous les cultes étaient admis – en particulier celui d'Isis - et pouvaient être pratiqués librement ailleurs par les adeptes. Ce fut la force et la fragilité de ce culte face à la structure rigoureuse et efficace du catholicisme.

Il faut rappeler que les Mystères, s'ils ne s'adressaient qu'à des hommes, étaient ouverts à toutes les couches de la société : militaires certes, mais aussi nobles, fonctionnaires, commerçants, esclaves affranchis, etc. Il ne s'agissait pourtant pas d'une « religion » de masse puisqu'il n'y avait aucune doctrine générale, comme il en est de même en franc-maçonnerie.

Les vertus prônées sont les mêmes que les nôtres :
- loyauté et respect de la parole donnée ;
- courage et discipline ;
- sens du devoir et du service, là où l'on est ;
- respect de l'ordre établi et de la structure sociale, « *non pour ce qu'elle est mais pour ce qu'elle représente* », comme on le dit dans un toast lors des agapes, en fin de Tenue ;
- absence de pensée intégriste et respect de toutes les religions.

Le courage, l'honnêteté, l'intégrité, la discipline, la fraternité, sont autant de vertus prônées par les francs-maçons.

On a pu constater qu'en fait, dans les « réunions » mithraïques, il n'y avait généralement qu'entre 15 et 30 convives, maximum 40. Et quand le nombre des membres appartenant à un mithraeum devenait trop important (une centaine), ils essaimaient pour en créer un nouveau. C'est ce que nous faisons quand nos Loges comportent trop de membres (généralement à partir d'une trentaine).

B/ Degrés et rituels

Les rituels d'initiation se pratiquaient essentiellement le dimanche, surtout au printemps, aux équinoxes, jours que reprendra l'Église pour la célébration de ses offices. Dimanche et équinoxes étaient des jours fériés.

C'est Tertullien, dans son *Traité de la prescription contre les hérétiques,* qui nous en révèle le plus sur le rite d'initiation au grade de Soldat (Miles), qui comprend l'épreuve de l'eau par le baptême et celle du feu par le fer chaud ou une torche devant le visage.

Dans certains Mystères, le futur initié entendait de grands bruits d'instruments de toute sorte, comme chez les Courètes, et comme il est d'usage dans nos initiations au 1er degré. Nous y reviendrons.

Nous savons que le culte comprenait 7 grades, comme c'est toujours le cas dans le compagnonnage contemporain :

a) Le Corax (Corbeau) qui peut correspondre à celui de l'œuvre au noir alchimique, au moment de la Putréfaction. En effet, les trois premiers degrés du culte ne permettaient pas encore d'avoir accès aux Mystères et signifiaient que la putréfaction était en cours et qu'il faudrait la blanchir sept fois, soit autant de grades qu'il y avait. C'est aussi le corbeau qui ne reviendra pas dans l'arche de Noé pour qui le temps sera venu de passer à l'Œuvre au blanc avec la colombe.

Le Corax sert aux banquets, faisant office de servant, un peu comme un apprenti.
Son attribut est un masque de corbeau.
Il œuvre sous le signe de Mercure, le messager, l'Air.

b) Le Nymphus (Fiancé) ou **Gryphius** (Occulte), qui nous fait évidemment associer au Griffon des Philosophes, c'est-à-dire à la matière duelle (aigle et lion) qu'il faut unifier. C'est l'opération de la Solution.

Ses attributs sont le flambeau et la lampe, le Feu.
Il œuvre sous le signe de l'alliance, Vénus.

c) Le Miles (Soldat) est un adepte combattant. Lors de l'initiation, l'impétrant, dénudé, les yeux bandés car aveugle encore aux Mystères, les mains attachées par des cordes qui seront ôtées plus tard par un Miles accompli, marchait à tâtons, guidé par un mystagogue. Lors de la révélation de la lumière, un initié (qu'on pourrait appeler Expert) lui offrait une couronne posée sur une épée ; il devait laisser tomber la couronne pour signifier qu'il renonçait aux vains honneurs. Le voile de l'Orient était levé et le nouvel initié pouvait contempler le taurobole Mithra comme nous contemplons le delta lumineux. Il était alors marqué d'un sceau au front puis pourvu d'une besace sur l'épaule gauche.

Ses attributs sont la lance et le casque.
Il œuvre évidemment sous le signe de Mars, la Terre.

Vermaseren cite un texte du 4e siècle de notre ère (p. 111) : *« Après avoir remarqué que les zélateurs ne sont pas honteux d'avoir les yeux bandés, l'auteur continue, plein d'indignation : à certains on lie les poignets avec des boyaux de poulets, après quoi on les balance au-dessus de fosses pleines d'eau ; quelqu'un s'approche d'eux et d'un coup de glaive tranche les liens ; il porte pour cette raison le nom de libérateur'. »*

Nous sommes au temps de la Distillation.

d) Le Leo (Lion) est participant à part entière aux Mystères. Son initiation le verra oint de miel pour lui garder les mains pures de tout mal (nous, nous avons les gants blancs). L'onction avec le miel et non avec l'eau se justifie par le fait qu'il s'agissait d'un degré de feu.

Il est responsable du feu des braseros et de ceux de l'autel, des bougies et de l'encens, tel le Maître des Cérémonies.
Ses attributs sont le sistre et la pelle à feu.
Il œuvre sous le signe de Jupiter, le Feu purificateur.
Le Leo est la matière fixe des Philosophes, là encore le Soufre des Sages. Nous sommes dans l'opération de Sublimation.

e) Le Perse (Perse) est également oint de miel. Il est le gardien des fruits, celui qui doit maintenir la vigilance ; on pourrait l'associer à

l'Expert. N'oublions pas que les Perses, précisément, croyaient que le miel provenait de l'astre lunaire et qu'il avait des vertus protectrices.

Ses attributs sont la faucille et la faux.

Il œuvre logiquement sous le signe de la Lune, de la fécondité, l'Eau. C'est l'opération de Calcination.

f) L'Heliodromus (messager du Soleil) a comme attribut une sphère bleue (la planète bleue, le globe terrestre), puisqu'il symbolise l'Esprit Universel.
Il œuvre naturellement sous le signe du Soleil, le Feu.
C'est l'opération de Circulation.

g) Le Pater (Père) est l'autorité, celui qui a le droit de porter le bonnet phrygien* et la baguette de magister (« rabdos » en grec), comme le Vénérable Maître porte le cordon de commandement et l'épée flamboyante.

Le *Pater Metallorum* est le soufre mâle des philosophes, la Pierre parvenue au rouge (le mercure étant la mère). C'est l'opération d'Imbibition.

Le Pater Sacrorum dirige le rituel et instruit les membres du mithraeum, tel le Vénérable Maître.

*À propos du bonnet phrygien, porté par les Révolutionnaires, et qui est devenu celui de Marianne, allégorie de la République Française depuis la prise de la Bastille, il est à l'image de l'esprit des adeptes de Mithra qui servaient l'État, certes, mais dans le respect de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, quelle que soit leur position sociale. C'est le signe distinctif de l'initié que nous retrouvons dans certains hauts grades de la maçonnerie.

Dans les Mystères d'Éleusis, au degré d'Épopte, le nouvel initié était coiffé d'un bonnet rouge, appelé tiare phrygienne ; de même chez les Galles, les prêtres de Cybèle. Chez les participants aux Mystères de Mithra, le bonnet portait le nom de « Liberia », pour symboliser les esclaves affranchis. Et « Liber » est le surnom de Bacchus (Dionysos

des Grecs) dont toute l'histoire est une allégorie des différentes opérations de l'œuvre. L'appellation de « phrygien » fut donnée par les Grecs, mais nombres d'Ioniens le portaient : c'était, à l'origine, le bonnet des mages perses et le symbole des sages.

On peut constater que chaque grade avait ses attributs symboliques, comme nous avons nos outils symboliques, et que la Force, la Sagesse et la Beauté était leur.

Le nombre 7 n'est pas anodin puisqu'il correspond au nombre de maîtres nécessaires pour constituer une loge juste et parfaite. Ce nombre est prépondérant dans les représentations mithraïques à fresque ou architecturales : 7 marches, 7 poignards, 7 autels, 7 portes, 7 planètes (le suivi des 12 signes du zodiaque est plus tardif), 7 phases du monde, 7 degrés d'initiation…

En alchimie, le nombre 7 revient constamment :
- 7 opérations (putréfaction, solution, distillation, sublimation, calcination, circulation, imbibition)
- 7 cercles
- 7 métaux
- 7 jours de la création
- 7 règnes
- 7 planètes.

D'autre part, un mythe structure le chemin de ces 7 degrés, dont nous ne savons quasiment rien sinon qu'il y a eu meurtre d'un mage dans un temple du feu comme il y a eu meurtre d'Hiram. Cette continuité mythique permet à l'adepte une compréhension « globale et cohérente » de l'univers.

Selon Leadbeater, dans son ouvrage *Les rites mystiques antiques,* le Corax serait l'équivalent du degré d'Apprenti, le « *Nymphus* », dit aussi « *Cryptus* » (celui qui dévoile les secrets sous forme cryptée, phénomène couramment employé chez les hermétistes) tandis que le Miles correspondrait à notre degré de Compagnon (ou de la Marque dans un autre rite) ; le Leo et le Perse seraient au degré de Maître, l'Heliodromus à celui de Royal Arche, et le Pater à celui de Maître installé.

Selon Porphyre, les trois premiers degrés seraient ceux de « serviteurs » et les quatre autres ceux de participants, point de vue dont je suis proche : je pense que ce n'est qu'au degré de Miles que se faisait la véritable première initiation.

Tout en acceptant la répartition des sept degrés sur nos trois degrés, on peut également souligner les fonctions qu'elles évoquent concernant nos postes d'Officiers.

Des scènes diverses sont représentées dans les mithrae qui nous évoquent différents grades de la maçonnerie :

Ainsi, on voit un homme nu, les yeux bandés, guidé par un mystagogue.
Un autre subit l'épreuve du feu, agenouillé devant un autre, mains liées derrière le dos.
Un impétrant est à plat ventre puis il est relevé par la main d'un « frère ».
Le mystagogue impose les mains sur la tête de l'impétrant.
Une scène montre le mystagogue poussant l'impétrant qui tombe, retenu par l'un des membres du groupe.
Un néophyte, un genou à terre, a une épée posée près de lui.
Un autre se tient, bras croisés sur la poitrine, près d'un pain rond.
On voit un homme sautant des fosses emplies d'eau (épreuve de l'Eau).
Un autre est enseveli rituellement (épreuve de la Terre).

Les catéchumènes chrétiens avaient, eux aussi, les yeux bandés
Selon Apulée, l'initiation aux mystères d'Isis simulait une mort avant une résurrection, ce que l'on retrouve avec le Christ et Hiram.

Le nouvel initié devait serrer la main droite de l'officiant et prêter serment de silence sur les degrés qu'il passerait, et c'est parce que ce serment a été si peu rompu que nous n'avons que des bribes de savoir sur le déroulement des cérémonies mithraïques. « *Qui est le Père ?* » est-il demandé à l'impétrant. Celui-ci doit répondre : « *Le générateur de l'univers* ».
Durant certaines cérémonies, les initiés portaient des masques d'animaux différents selon leur degré.

Les nouveaux initiés avaient pour signe de reconnaissance un serrement de la main droite qui les faisait « *syndexioi* » en grec, c'est-à-dire « unis par la main droite ».

Une cérémonie ordinaire comprenait une instruction (équivalant à nos planches), la lecture de textes sacrés, et s'achevait par un banquet d'ordre telles nos agapes, où l'on bénissait le pain et le vin et durant lequel, parfois, un animal était sacrifié : un taureau dit-on mais cela me semble difficile à croire : on en a jamais trouvé de restes, mais seulement des os de coqs, de poulets et de volatiles divers.

Ainsi les membres de l'égrégore, le « collegium », – qui se nommaient frères entre eux – participaient à la puissance de la divinité. Cette tradition de repas en commun, où les animaux sacrifiés sont consommés ensemble, sera reprise par l'Église de façon symbolique, avec la communion de l'hostie qui représente la chair de Dieu, l'Agneau de Dieu. La matière, dans l'Œuvre, parvenue à un certain stade de purification, porte le nom d'Agneau sans tâche, *Agnus Immaculatus.*

Ce n'est, en effet, plus un taureau qui est sacrifié mais un agneau : l'ère du Bélier (Le Bélier est l'un des noms du Soufre parfait au rouge des Philosophes) a succédé à celle du Taureau déjà bien lointaine aux débuts de notre ère. C'est donc logiquement que la dernière manifestation sera celle du Christ assimilé à un agneau, avant le début de l'ère du Poisson. Le signe de reconnaissance des premiers chrétiens est d'ailleurs le poisson, hiéroglyphe de la Pierre des Philosophes dans son état premier, comme la croix est l'hiéroglyphe du creuset alchimique (cruzol en grec, signifiant à la fois le phénix et le palmier ; *crucibulum* en latin, crucible, croiset, creuset).

À cet égard, nous retrouvons dans le christianisme beaucoup de correspondances avec le culte de Mithra qu'elle s'est approprié. Leadbeater (p. 150) cite *l'Encyclopedia Britannica* : *« Un même esprit fraternel et démocratique au sein des premières communautés, aux humbles origines ; une pareille adoration de la Lumière et du Soleil ; des légendes identiques concernant un Pasteur, ses dons et son adoration, puis sur le déluge et sur l'arche ; une même description artistique d'un chariot flamboyant, d'une eau puisée d'un rocher ;*

l'usage similaire de la cloche, de la bougie, de l'eau sainte et de la communion ; la sanctification commune du dimanche et du 25 décembre ; une insistance identique envers une conduite morale, mettant un accent sur l'abstinence et la maîtrise de soi ; des doctrines voisines du paradis et de l'enfer, de la révélation primitive, de la médiation du Logos émanant du Divin, du sacrifice de l'expiation, de la guerre permanente entre le bien et le mal – et du triomphe ultime du premier – de l'immortalité de l'âme, du jugement dernier, de la résurrection de la chair et de la destruction explosive de l'univers. Ce sont là quelques unes de leurs ressemblances ; elles possèdent des racines orientales communes plutôt qu'empruntées à d'autres courants. »

Fulcanelli, dans *Le mystère des cathédrales,* parle de Jules l'Africain qui serait l'auteur d'une légende intitulée « *Des choses qui arrivèrent en Perse, lors de la naissance du Christ* » et qui s'achève ainsi : « *(Les mages) saluent Marie, font peindre par un esclave habile son portrait avec l'Enfant, et le placent dans leur temple principal, avec cette inscription :* À Jupiter Mithra (ou dieu soleil), au Dieu grand, au roi Jésus, l'empire des Perses fait cette dédicace. »

J'ajouterai, pour ce qui concerne les « emprunts » :
- la croix que l'Eglise n'adoptera qu'au 4e siècle,
- la mitre (dont l'appellation vient de Mitra) et la crosse des évêques,
- la tonsure des moines,
- le baptême,
- l'appellation de « pères » pour les prêtres (malgré les propos de Yeshua qui disait que seul Dieu pouvait être appelé ainsi).
- Enfin, la coiffe du pape est appelée « tiare », diadème des rois perses, qui a donné « *frigium* » (frise) puis, métonymiquement, a été assimilé à « phrygien ».

Vermaseren cite (p. 109) un autre texte mithraïque figurant sur un papyrus trouvé à Florence : « *Au nom du dieu qui sépara la terre du ciel, la lumière des ténèbres, le jour de la nuit, le monde du chaos, la vie de la mort et la parturition de la corruption, je jure, en toute certitude et en toute bonne foi, de conserver les secrets des mystères qui me seront dévoilés par le très pieux Père Sérapion et par le très révérend et le très saint héraut Ka auxquels cette révélation incombe, et*

par mes co-initiés et très chers frères. Que la fidélité à mon serment me soit bénéfique, mais que l'indiscrétion me soit maléfique ».

Dans les initiations, le néophyte jouait le rôle du dieu (comme souvent dans les Mystères antiques) pour interpréter un psychodrame initiatique. Lors de certaines cérémonies, on faisait même semblant de mettre à mort le néophyte, avec une épée – mort symbolique que l'on trouve ailleurs en maçonnerie –, ou bien c'était l'impétrant qui devait simuler un meurtrier, un mauvais compagnon.

Les adeptes avaient des attouchements et des signes de reconnaissance, et ils se réunissaient par la main droite à l'image de nos chaînes d'union.

Toutes les cérémonies (du latin « *Coereris munus* », « offrande faite à Cérès ») s'achevaient par un banquet où les adeptes portaient des masques d'animaux selon leur grade, comme chez les anciens Égyptiens, les fameuses léontiques décrites par Porphyre. Elles se déroulaient toujours dans le mithraeum et, à travers les détracteurs du culte, nous trouvons des informations sur le déroulement de celles-ci et des rituélies qui nous évoquent nos propres rites.

Ainsi, selon Tertullien (encore !), le profane qui désirait être initié aux Mystères de Mithra devait contacter un magister (celui qui commande, le maître qui enseigne) qui lui posait des questions et lui servait - dirions-nous aujourd'hui - de parrain et l'informait sur les modalités à suivre dans ce but. Et qu'est un Magistère en alchimie ? C'est la séparation de l'impur et du pur, la volatilisation du fixe et la fixation du volatile ; c'est toute l'opération de l'œuvre !

Il a été dit de ces cérémonies qu'elles conduisaient à l'indicible, tout ensemble terrifiantes et lumineuses. N'est-ce pas un peu le cas des nôtres ? Il est dit aussi qu'elles insistaient davantage sur le fait d'« éprouver » plutôt que d'apprendre, comme le prônait Aristote.

On peut également souligner que l'on a retrouvé, dans les mithrae méditerranéens, une grande quantité de noyaux de cerises. Comme celles-ci sont mûres fin juin, on peut en déduire que le solstice d'été était fêté comme dans bien d'autres traditions dont la maçonnerie.

Les invocations à la loi divine et à la nécessité étaient récurrentes. Dans l'une d'elles (retranscrite en anglais par GRS Mead et traduite en français par Spartakus FreeMan, *Libertalia*, avril 2002), on trouve cette phrase qui doit nous toucher particulièrement puisqu'elle figure, en termes proches, dans le rituel de Memphis Misraïm : « *Car je dois regarder aujourd'hui avec des Yeux Immortels – moi le mortel, né d'une matrice mortelle, mais (maintenant) rendu meilleur par la Puissance du Puissant Pouvoir…* » Ce qui nous rappelle les paroles du même rituel : « *… rendus meilleurs par le feu vivifiant de la vraie maçonnerie…* »
Dans le même texte, dans la Troisième Parole (Logos), on lit : « *Ô Seigneur, qui avec ton Souffle a fermé les Portes des Cieux, Double Essence, Seigneur du Feu, Créateur de la Lumière, Ô Détenteur des Clés, Inhalateur du Feu, Celui au Cœur de Braise, Celui dont le Souffle donne la Lumière, etc.* ». Enfin, dans la Cinquième Parole : « *Seigneur du Ciel et de la Terre* ».
On trouve enfin ces propos dans un texte non nommé : « *Celui qui ne mangera pas mon corps et ne boira pas mon sang de façon à se confondre avec moi et moi avec lui, n'aura pas de salut.* »

C/ Le symbolisme

Le symbolisme est évidemment omniprésent chez les adeptes de Mithra. Ainsi, Hérodote précise que les Perses, mithraïstes et zoroastriens, vouaient un culte, non seulement aux quatre éléments, mais aussi à la lune et au soleil. Ceci est corroboré par un morceau de papyrus trouvé, en 1906 à Hermopolis, qui fait allusion à « 4 franges », sans doute les quatre éléments, au chaud et au froid.

Celse parle de l'existence de sept portes dans le mithraïsme (telles les 7 opérations de l'œuvre), plus une au-dessus de celle-ci, comme les 7 frères de Mithra et lui au-dessus :
- une de plomb, associée à Saturne comme chez les Alchimistes, le plus vile des métaux : couleur NOIRE (lenteur),
- une d'étain, associée à Vénus, appelée Jupiter par les Philosophes (mollesse) : couleur GRISE,
- une de cuivre, associée à Jupiter (solidité) : couleur GRIS CLAIR,
- une de fer, associée à Mercure, la Terre fluidique des Philosophes (dureté) : couleur ROUILLE,

- une mélangée de métaux, associée à Mars, la matière digérée et cuite des Philosophes, les métaux étant les différents états du mercure durant les opérations de l'œuvre (dureté) : couleur ROUGEOYANTE,
- une d'argent, associée à la Lune, la matière au blanc parfait des Philosophes : couleur BLANCHE
- une d'or, associée au Soleil, principe de fixité des Philosophes : couleur ROUGE.

Cette liste apparaît logique dans une mystique qui consacre chaque jour à une planète.

Beaucoup de représentations figurent sur les parois des mithrae. Outre que la grotte figure l'Univers et que le Soleil et la Lune y sont souvent peints, nous trouvons bien d'autres symboles :
- le scorpion (constellation du Scorpion) qui est certes le symbole de la sexualité mais dans le sens de la régénération, de la combativité spirituelle, de la transition, du passage entre deux états ; il donne parfois son nom au Soufre des philosophes ;
- le chien (constellation du Petit Chien), la matière du Grand Œuvre, l'Anubis des Égyptiens ;
- le serpent (constellation de l'Hydre), un des noms du Mercure des Sages, la représentation de la semence métallique des Philosophes, la multiplication de la pierre ;
- le corbeau (constellation du Corbeau), la matière au Noir pendant la putréfaction ;
- le scorpion (constellation du Scorpion), un des noms du Soufre des philosophes ;
- le lion (constellation du Lion), la partie fixe de la pierre principe de tout ;
- la coupe, symbole de la dissolution et de la distillation (constellation du Verseau) ;
- le taureau (constellation du Taureau), symbole même du mithraïsme ;
- Cauto et Cautopatès (constellation des Gémeaux).

Il y avait aussi un animal sacré par excellence, le coq, qui est « l'oiseau de Perse » et qui est devenu celui de la France, symbole de vigilance, et dont le cocorico repousse les démons. En alchimie, nous savons qu'il est le Soufre parfait de l'œuvre au Rouge.

D/ Hiérarchie

Une fraternité fervente et authentique soutenait toutes les pratiques ; on le constate dans certains textes comme celui-ci, trouvé dans un ancien mithraeum transformé en église et dont les parois portent des textes qui avaient été recouverts d'enduit à Saint Prisque de Rome : *« Vous devez passer les temps nuageux ensemble et dans l'accomplissement des rites, c'est-à-dire vous entraider (…), cultiver les principes d'humanité comme il sied entre frères du même culte, et cela dans l'accomplissement des rites, avec leurs symboles brillants et variés.* » (comme nos « vivants symboles »).

Si les mithrae (j'allais dire les Loges) étaient libres et souverains, il existait cependant une hiérarchie sacerdotale. Par exemple, il existait un Père des pères, un peu – pardonnez-moi le rapprochement – comme il existe aujourd'hui, en franc maçonnerie, des responsables provinciaux (laïcs évidemment chez nous) dans certaines grandes Obédiences.

Cette hiérarchie se décomposait ainsi :
- Servans (qui observent) (et non « servants ») : ce sont les sacerdos, *« antistos »* (qui sont au premier rang, qui surpassent), comme les nomme Lactance : il s'agissait de grands prêtres, maîtres en philosophie et en rhétorique.
- Pères du culte : *Patres Sacrorum* (dévoués, et même consacrés à la divinité), officiants, sages.
- Pères des Pères : *Patres Patrum* (censeurs), qui pourraient correspondre aux membres du Suprême Conseil, voire du Souverain Sanctuaire. C'est, de plus, l'appellation du 51e degré de Misraïm.

Leur charge consistait dans :
- l'entretien de la flamme perpétuelle,
- l'administration des initiations,
- la direction des cérémonies,
- les prières du matin, du midi et du soir, tournés vers l'Occident, le Midi et l'Orient, ainsi que les psaumes, les chants et la musique.

Un collège de décurions traitait des questions juridiques (un peu comme notre Collège de Grands Officiers) et civiles.

Toujours selon Tertullien, au dessus des Patres existaient des Antistitos (prêtres) et des *Summus* (les plus élevés) *Pontifex* (Souverains Pontifes) qui pourraient correspondre aux Maîtres des plus hauts grades.

CONCLUSION

Renan disait que nous aurions pu être aujourd'hui adeptes de Mithra plutôt que chrétiens. Pourquoi pas ? Mais les Pères de l'Eglise étaient des hommes éminemment intelligents, qui ont su faire leurs les cultures auxquelles ils étaient confrontés pour les intégrer syncrétiquement dans une dogmatique propre et omnipotente. Ce fut particulièrement le cas avec le mithraïsme qui fut considéré finalement comme hérétique et païen alors que les penseurs chrétiens avaient puisé à sa source.

Le mithraïsme avait ses faiblesses

D'abord, il n'était pas ouvert aux femmes qui ne pouvaient qu'assister au culte de la Magna Mater, alors que l'Église leur a ouvert largement les bras – du moins en tant que pratiquantes mais non en tant qu'officiantes – et a progressivement répandu le culte marial calqué sur celui de la déesse mère.

Ensuite, il s'agissait d'un culte pour les citadins et non pour les ruraux, alors que l'Église s'adressait à tous : gens de la ville et gens des champs.

D'autre part, le mithraïsme dénote un optimisme radical, une foi totale dans le triomphe de la Lumière et dans l'astrologie comme révélateur du sens du monde, une absence de croyance en un salut venant d'un dieu tout puissant, alors que l'Église a bien compris que les humains étaient submergés par le doute et prêts à s'engouffrer dans un espoir de salut et de sens venu d'ailleurs.

Également, le mithraïsme n'est pas à proprement parler une religion et n'est pas structuré par des dogmes, ce qui l'a fragilisé devant la puissance de la Rome chrétienne.

Enfin – mais la liste des causes de la disparition totale du mithraïsme au 5e siècle n'est certes pas exhaustive – le mithraïsme se situait essentiellement dans un rapport binaire entre Ahura Mazda, le Père, et Mithra, le Fils (Anahita ayant disparu de la triade originelle), tandis que le ternaire permet d'approcher l'essentiel : l'unité, la stabilité, la continuité. C'est nous, francs maçons, qui conservons le mieux l'héritage de Mithra, en particulier dans nos rituels de Memphis et Misraïm, ce qui ne m'apparaît pas un hasard.

L'Église considéra Ahriman, pendant ténébreux de Mithra, indispensable à l'équilibre du monde, comme étant la personnification du démon. Elle dénonça également le fait que les cérémonies se déroulaient dans des grottes, ou du moins en sous sol, ce qui les rendait inquiétantes. Et puis, la science des mages, tant appréciée des mithraïstes, fut jugée hérétique et accusée de sorcellerie.

Conclusion de la conclusion

Environ tous les 2160 ans, le soleil se place dans une constellation différente en raison de la précession des équinoxes (découverte par Hipparque au 2e siècle avant notre ère). Au temps du Mithra originel, nous étions dans l'ère du Taureau (signe de Terre), mais on passa dans celle du Bélier (signe de Feu) environ 2000 ans avant notre ère.

En faisant de Jésus le Sauveur du monde, l'Agneau qui se sacrifie pour lui, Rome gagnait la partie contre le mithraïsme puisqu'elle faisait la transition avec l'ère du Poisson (signe d'Eau) il y a deux millénaires.

Les temps de 2160 ans ne sont pas fixes et nous ne restons pas autant dans chaque ère (ainsi, celui de la Vierge est-il très long). On clame partout que nous sommes entrés dans l'ère du verseau (signe d'Air) mais ce n'est pas exact : cela se fera environ dans deux siècles, mais aujourd'hui les bouleversements que l'on commence à vivre ne sont qu'avant coureurs de ce changement d'ère dont nous nous rapprochons.

J'espère que nous n'en avons pas fini avec Mithra puisque l'archéologie progresse. Ainsi, en 1998, Michel Gawlikowski, de l'Université de Varsovie, a découvert un mithraeum à Huarté, en Syrie, sous une

église (comme souvent), à 15 km d'Apamée, sur l'Oronte. On vient d'en découvrir un à Angers, datant du 3e siècle de notre ère, sous l'ancienne clinique Saint Louis.

Nous entrons dans une époque de découvertes qui va enrichir notre connaissance de l'histoire de l'humanité et accentuer le fait que nous faisons partie du même tout, à travers l'espace et le temps, malgré nos cultures apparemment différentes. Quelle chance avons-nous de participer aux prémices de l'Apocalypse !



Temple de mithra

Isis, la Grande de Magie

Par Nadia Dargent

« Isis, Vénérable Mère des dieux, donneuse de vie, maîtresse de Philae,
Dame de la Butte (butte sainte d'Osiris),
Reine de Senmout (nom égyptien de l'île de Bigeh)
Pleureuse qui connais les formes de ton frère,
Vénérable, puissante, souveraine des dieux,
Toi dont le nom est exalté parmi ceux des déesses,
Grande en magie aux desseins parfaits,
Dont les charmes refoulent Apophis,
Toi, sans l'accord de qui nul ne peut entrer dans le palais du Seigneur,
Glorieux de par ta volonté,
Son nom est souveraine de la vie,
Elle qui rend vie à l'Égypte.
Puissante dans Thèbes, Grande dans Dendérah,
Forte à Memphis,
Mère Divine dans Coptos,
Exaltée à Ekhmim,
Maîtresse de tous les nomes,
Qui domine l'Ennéade par ses charmes magiques,
Puissante, la force te confère ton prestige.
Adorée dans le Ciel, souveraine dans les étoiles,
Qui mets les étoiles sur leur orbite,
Isis, maîtresse de la Vie, Dame de la Butte sacrée,
Souveraine et Régente de Philae,
Dame des pays du midi ».

Tel est l'hymne à Isis gravé sur les parois du grand pylône du sanctuaire de Philae, l'un de ses principaux lieux de culte sous les Ptolémée.

Isis, dont le nom égyptien « Iset » signifie « Trône » (de ce nom, Plutarque, dans son **Isis et Osiris**, dira que l'on trouve en lui « *le mou-*

vement et la science …un élan de l'esprit, un mouvement de l'âme, qui se porte et s'élance en avant… »). Elle est la « Dame de l'Horizon », « la Déesse aux mille noms » car elle est la mère de toutes choses.

Isis, maîtresse des formes, entourée d'une aura de mystère qui est-elle ?...

Elle appartient à l'Ennéade primordiale (l'assemblée des 9 divinités principales de la cosmogonie égyptienne) avec Atoum, le Créateur, Chou, l'Air, Tefnet, l'humide, Nout, le Ciel, Geb, la Terre, Osiris, son frère et époux, Nephtys, sa sœur, et Seth, époux de Nephtys. Isis est la fille de Geb et de Nout. Il existe à Dendérah un temple dédié à la naissance d'Isis où a été retrouvé le texte qui suit : « *Isis fut mise au monde par Nout, la Vénérable, sous la forme d'une femme noire et rose, douée de vie, douce d'amour. Il lui fut dit par sa mère : sois légère pour ta mère, tu es plus ancienne que ta mère ; c'est pourquoi ton nom a été Isis* ». Le temple de Dendérah comportait, par ailleurs un « mammisi » ou « maison de la naissance d'Horus », le fils d'Isis et d'Osiris, dans lequel était fêtée une fois par an la nuit de l'Enfant dans son berceau.

Isis appartient aux Neters dits « cosmiques » (un Neter peut se définir comme étant l'énergie divine en action). Ces Neters vont réaliser, d'une certaine façon, une « guidance » de la Création et régir ainsi sa progression dans son évolution vers l'Harmonie.
Isis est également un des 5 jours épagomènes (jours faisant la transition entre l'année qui s'achève et la nouvelle année).
Par ailleurs, Isis appartient, avec Osiris, son frère et époux, et leur fils Horus, à la Triade sacrée honorée dans toute l'Égypte antique.

Ses attributs sont le Trône dont elle est couronnée, qui symbolise la source de vie, le lieu de la Création, la terre sacrée d'où émane le pouvoir royal ; le Trône est de forme cubique et est aussi le symbole de l'incarnation (le quaternaire de la Terre) ; il peut être considéré comme la matérialisation de l'Esprit qui émane du plan divin. Le Trône est évocateur à la fois de vie et de pouvoir. S'asseoir sur le Trône d'Isis signifie, pour le myste, recevoir la Lumière initiatique. « *Moi, Isis, j'ai institué les initiations aux hommes* » dit l'hymne d'Ios.

Isis porte également la perruque Khat des pleureuses, attribut de la séduction féminine. Il est à noter que, lors des funérailles, certaines pleureuses laissaient traîner leurs longs cheveux sur le sol afin de pouvoir capter l'énergie tellurique et la restituer ainsi au défunt.

Elle est souvent représentée, tenant d'une main le sceptre floral (la fleur pouvant être assimilée à la matrice universelle qui contient les germes de vie divins depuis la Création). Le sceptre évoque la puissance magique de la déesse car il peut être utilisé pour capter certaines énergies dans un lieu donné. De l'autre main, Isis tient la croix ansée Ankh qui évoque la vie, l'immortalité qu'Isis peut conférer. L'Ankh dont Jung dira : *« L'Ankh est constitué d'un nœud qui lie tous les éléments du monde, et de la croix de la conscience ».*

Enfin, la déesse porte le nœud Tit, ou nœud isiaque, de couleur rouge, dit être « le sang d'Isis » qui, avec les liens qu'il comporte, pourrait peut-être évoquer le chemin à emprunter pour atteindre l'immortalité : délier les liens qui nous emprisonnent dans la matérialité. Celui-ci était souvent déposé sur la poitrine du défunt car il était censé allier la force spirituelle à la force physique.

L'immortalité nous amène tout naturellement à évoquer la correspondance stellaire de la déesse Isis car - ainsi que l'a exposé Plutarque dans son traité intitulé **Isis et Osiris** : « *les âmes des dieux brillent dans les cieux au rang des astres ».* Or, Isis a pour étoile Sothis (Sirius) ou encore Soptde, la Pointue, la Maîtresse de l'année nouvelle dont le lever annuel annonçait la crue bienfaisante du Nil. À cette étoile se rattachait également le symbolisme des Eaux Primordiales d'où provenait la vie. Le Nil, terrestre, étant associé à Osiris, et Sothis à Isis, on considérait, dans l'Égypte antique, qu'il s'agissait en fait de l'union du Ciel et de la Terre, et cela consacrait le début le la nouvelle année égyptienne…

Isis est dite la « Grande de Magie ». Elle est la détentrice du Verbe Créateur, en fait, le nom secret de son père Rê, le soleil. Rê vieillissant laissait un peu de salive tomber sur le sol au cours de ses déplacements. Isis, qui souhaitait détenir le nom secret de son père, conçut une ruse. Elle recueillit un peu de sa salive et la mélangea à de la terre afin de pouvoir façonner un serpent à qui elle donna la vie par

sa magie. Le reptile mordit Rê qui, terrassé par la souffrance, finit par transmettre son nom secret à sa fille, la déesse Isis, afin qu'elle puisse le guérir.

Isis se voit donc dotée du pouvoir de création de son père. La transmission de ce divin secret lui permettra d'inscrire l'esprit dans la matière. Elle va pouvoir, plus tard, ressusciter son époux Osiris qui symbolise la force évolutive de l'Esprit assassiné par Seth, son frère jaloux que l'on peut assimiler à la puissance involutive de la matière.

Isis va rassembler les 14 morceaux du corps d'Osiris dépecé par Seth et jetés dans le Nil (en fait 13 car le sexe du dieu a été dévoré par le poisson oxyrhynque et Isis va donc en façonner un autre avec de l'argile). Aidée de sa sœur Nephtys, l'épouse de Seth, Isis va le ranimer en l'éventant de ses deux ailes, lui insuffler la vie. Puis, en prononçant des incantations magiques, elle va également lier à nouveau ses chairs et lui déclarer : « *Tu as repris ta tête, tu as resserré tes chairs, on t'a rendu tes veines, tu as rassemblé tes membres* ».

Puis Isis va se métamorphoser en hirondelle ou en milan (selon les textes anciens) et, dans un bruissement d'ailes, se poser sur le membre viril de son époux divin qui va pouvoir ainsi la féconder. Elle donnera naissance à leur fils Horus, le dieu faucon, « La Lumière de l'Horizon ». Toutefois, il faut préciser qu'Isis donne un baiser à Osiris et que leurs visages se touchent, ce qui fera interpréter la conception d'Horus comme un « enfantement de l'Esprit » car l'oiseau pourvu d'ailes évoque la représentation de l'âme, le Ba. Ainsi ce sont les Ba du couple divin qui se seraient unis pour donner naissance à Horus, le Fils de l'Esprit. Isis serait donc, de fait, la Vierge-Mère primordiale. Enfin, si Isis a pu ranimer Osiris, devenu le dieu vert et noir pouvant communiquer aux végétaux et aux hommes les forces de la régénération et de la renaissance, il est dit que c'est Horus qui ressuscitera son père en lui offrant son œil dont Mayassis a dit : « *l'œil d'Horus symbolise la lumière de l'âme tirant son origine de celle du soleil, coexistant avec elle, émanant d'elle, confondue avec sa propre lumière…* ». C'est l'œil de la Connaissance-Conscience (le 3e œil pour certains).

Osiris qui, grâce aux sortilèges d'Isis, a vaincu la mort, va être le Seigneur de l'Amenti, « le Maître de l'Éternité ». Assis sur son trône,

il préside, assisté d'Isis, de Nephtys et de 42 assesseurs, au jugement de l'âme du défunt (la psychostasie).

Isis - ainsi qu'il est dit dans le texte gravé sur les parois du Temple de Dendérah - est décrite sous les traits d' *« une femme noire et rose ».* Les couleurs noire et rose ne sont pas sans évoquer l'hermétisme ou encore le Grand Œuvre. Le noir évoque le premier stade du Grand œuvre, où, dans l'Alchimie spirituelle, l'être est censé se débarrasser graduellement de ses scories ; le rose est le début de la réalisation de la chrysopée obtenue au terme de la troisième et dernière phase du Grand œuvre : l'Œuvre au rouge. Isis est donc, d'une certaine façon, la divinité tutélaire de nombre d'alchimistes.

Par ailleurs, le mythe osirien lors de la recherche d'Osiris par Isis, fait également allusion à l'hermétisme lorsqu'Isis, qui a retrouvé le sycomore qui enserre le coffre contenant la dépouille d'Osiris, réussit à devenir la nourrice du fils d'Astarté, la reine de Byblos dans le palais de laquelle le sycomore (symbolisant l'Arbre de Vie universel) a été utilisé comme colonne pour soutenir le toit de l'édifice ; ce qui n'est pas sans rappeler un des symboles d'Osiris, le Djed, synonyme de stabilité.

Isis nourrit le fils d'Astarté en lui introduisant un doigt dans la bouche, et elle passe régulièrement l'enfant au feu, pratiques visant à lui conférer l'immortalité. Astarté effrayée, ayant interrompu Isis, celle-ci renoncera à rendre l'enfant immortel. Il s'agit là, en quelque sorte, d'une nourrice « sèche ». Or n'existe-t-il pas une voie dite « sèche » (qui s'effectue à l'athanor, au sein d'un creuset en grés réfractaire, à températures élevées, et se réalise en 7 mois), ainsi qu'une voie « humide » dans l'hermétisme ?

Fulcanelli, alchimiste de renom, qui pratiquait la voie sèche, dira d'Isis, dans son ouvrage intitulé Le mystère des cathédrales : *« Nous savons, quant à nous, que la déesse Isis est la mère de toutes choses, qu'elle les porte toutes dans son sein, et qu'elle seule est la dispensatrice de la révélation de l'Initiation ».*

La triade sacrée Isis, Osiris et leur fils Horus s'apparente à la réalisation du Grand Œuvre ou encore de la Pierre Philosophale capable,

d'un point de vue exotérique, de transmuter les métaux en or, de guérir tous les maux, et de conférer l'immortalité ; d'un point de vue ésotérique, elle peut amener l'homme à se réaliser spirituellement en se débarrassant de ses scories, en se purifiant, et en permettant au Principe spirituel ou divin, que tout être porte en lui, de se développer pleinement.

Si l'on envisage le Grand œuvre à la lumière des principes isiaques et osiriens, on peut considérer qu'Isis représente l'œuvre au noir (calcination) qui va permettre de débarrasser la matière de ses impuretés, mais aussi la putréfaction, la mort, passage obligé pour la renaissance. Isis correspond, en outre, au Mercure, qui peut être assimilé à l'Esprit, mais aussi à l'Intelligence divine et à l'Énergie universelle. À ce stade, c'est le vil plomb qui prédomine mais il contient déjà en lui l'Or en puissance (la parcelle de divin n'est qu'en sommeil…).

Osiris correspond à l'Œuvre au blanc sous le signe de la Lune (lessivage), qui va permettre de réaliser la pierre blanche permettant de transmuter les métaux vils en argent. Osiris peut être assimilé au soufre qui symbolise l'âme, ce que certains désigneront comme étant « *la restitution de l'âme au cœur devenu pur* ». Il s'agit, d'une certaine façon, de la « spiritualisation du corps ».

Horus, le fils, représente l'œuvre au rouge sous le signe du Soleil (incandescence), permettant d'obtenir la Pierre Rouge qui donne le pouvoir de transmuter le Mercure en Or. Ceci signifie que l'adepte s'est pleinement réalisé spirituellement, que sa parcelle de divin s'est parfaitement épanouie en lui et que la matière est entièrement spiritualisée (acquisition du Corps glorieux grâce au Sel alchimique sublimé). Cet ultime stade du Grand Œuvre peut se définir comme l'incarnation de l'Esprit.

Toutefois, d'autres correspondances astrologiques peuvent être établies entre les trois protagonistes du mythe osirien. Isis est souvent associée à la Lune et les alchimistes parlent d' « humide radical » qui, selon eux, *« est le siège et la nourriture du chaud igné ou feu naturel et céleste et devient comme le lieu qui l'unit avec le corps élémentaire ».* Le Trône que porte Isis n'est-il pas considéré comme « la

demeure d'Osiris » ? Osiris, quant à lui, est associé au Soleil (il est dit à son sujet, par certains alchimistes, qu'il est le Principe igné, le « soleil alchimique ». Enfin Horus peut être considéré comme ayant une correspondance stellaire. Une fois le Grand Œuvre réalisé, il n'y a plus l'apparente dualité, mais l'Un.

L'Opus Magnum consiste à sublimer la matière qui, sous son apparente diversité et les multiples formes qu'elle peut revêtir, n'est qu'une (ainsi que le rappelle la 3e proposition de la Table d'Émeraude : « *Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un, ainsi toutes choses sont nées dans cette chose unique par adaptation* »). Effectivement, selon les enseignements alchimiques, toute chose et tout être appartenant aux grands règnes de la Nature, contiennent en substance les trois Principes Mercure, Soufre et Sel. Ces trois Principes sont purifiés et travaillés en alchimie par le Solve et Coagula (dissolutions et évaporations), pour devenir parfaitement purs en vue de la réalisation du Grand Œuvre. Ainsi que l'énonce la 6e proposition de la Table d'Émeraude : « *Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement avec grande industrie* »...

Une petite parenthèse pour préciser que les trois Principes de l'Alchimie, ajoutés aux quatre Éléments qui sont présents pendant le Grand Œuvre, nous conduisent tout naturellement au Nombre 7, ou encore, dans l'Arbre des Sephiroth, aux 7 Sephiroth de la construction ou, par extension, aux 7 Officiers qui rendent une Loge maçonnique Juste et Parfaite.

Étudions à présent ce qui se passe au cœur de cet espace sacré qu'est une Loge travaillant plus particulièrement au rite de Memphis et/ou de Misraïm, adombée par Isis et Osiris, plus particulièrement lors du Rituel long où ils sont évoqués. Si l'on essaie de décrypter ésotériquement les temps forts, le Grand œuvre est présent en permanence avec l'alchimie spirituelle qu'il sous-tend : les trois grands Principes alchimiques (Mercure Soufre, Sel, sont présents dans le Cabinet de réflexion ; les trois voyages de l'Initiation peuvent être assimilés aux trois phases du Grand Œuvre ; Plus tard, les trois grades vont suivre le même processus : Apprenti (Œuvre au noir), Compagnon (Œuvre au blanc), Maître (Œuvre au rouge).

Au cours du Rituel long, le Principe Supérieur divin, l'Un, synonyme d'Unité Principielle et duquel tout émane, est tout d'abord évoqué avant l'allumage des flambeaux supportés par les trois colonnettes qui entourent le Naos.

Osiris est invoqué par le Vénérable Maître, qui se tient près de la colonnette Force, et qui dit : « *Salut à Toi, Seigneur de l'Éternité, dont les Noms sont multiples et les formes mystérieuses ! Soutiens ce Temple par ta Force connue des seuls Enfants de la Lumière…* ». Le Premier Surveillant ajoute : « *Osiris à la Robe de Lumière, couleur du Principe éternellement pur, nous célébrons Ton Harmonie suprême à laquelle nous espérons participer dans l'Amenti* ». Après cela le Vénérable Maître allume le flambeau de la colonnette Force.

Osiris signifie « Celui qui a beaucoup d'yeux » (Os, beaucoup, et Iris, œil). C'est le Neter de l'Ordre naturel et du Devenir. Il porte sur sa peau verte (le vert symbolise la régénération de la Nature) la robe blanche qui symbolise la Lumière divine et l'Éternité. Il est coiffé de la couronne Atef (symbole de la Justice et de la Vérité) ; Il tient l'Heka (la crosse) qui évoque l'autorité créatrice et ordonnatrice, ainsi que le Nekhe Kha (le flagellum ou fouet) qui évoque le sacrifice. Son attribut est le pilier Djed qui correspond à sa colonne vertébrale contenant les 4 éléments sous la forme de 4 chapiteaux ; le Djed évoque l'Axis Mundi mais aussi l'Arbre de la Régénération (sycomore, tamaris, acacia). Il évoque la continuité, la stabilité et l'harmonie de l'Univers.

Osiris peut être considéré comme le Principe de Vie qui persiste à travers toutes les morts et les renaissances.
Participer à l'Harmonie suprême d'Osiris dans l'Amenti (l'Au-delà égyptien), c'est aspirer à être « un Lumineux » selon les textes de l'Ancienne Égypte (Le Juste de la religion hébraïque). C'est-à-dire à échapper définitivement au cycle du Karma. C'est aspirer à la réintégration définitive dans l'Un.

Le Vénérable Maître, devant la colonnette Beauté, invoque alors Isis en ces termes : « *Isis qui sait rassembler la Parole Sacrée, la maintenir en son ordre et la communiquer aux Initiés, Toi qui les habitues à persister dans les Saintes Pratiques, dont la fin est d'obtenir la*

Connaissance de l'Être Premier et Souverain, accessible à la seule intelligence, les Enfants de l'Art Royal saluent ici Ta Beauté ineffable. » Le second Surveillant ajoute alors : « *Isis, Divine Mère au Voile teint des couleurs innombrables du Monde, nous communions tous en la compréhension du Mystère que Tu as révélé aux hommes.* »

Isis, la grande Initiatrice, a le pouvoir de « rassembler ce qui est épars », la Parole Sacrée, et de la transmettre à ceux qui s'assoient sur son Trône, les Initiés. La Parole sacrée peut se concevoir comme les parcelles de lumière et de vérité des enseignements initiatiques, textes sacrés et ésotériques qui existent de par le monde, et plus particulièrement dans certains Ordres initiatiques tel le nôtre, qui s'efforcent de les préserver et de faire circuler cette précieuse Lumière. La Parole Sacrée permet d'être en symbiose avec le Divin, l'Ineffable, tout en réalisant son Unité intérieure grâce à laquelle tout être retrouve son harmonie première. L'harmonie intérieure est à l'image de l'ordre universel idéal où règne Maât, la Justice et la Vérité. En rassemblant ce qui est épars, Isis permet à l'être de réaliser sa tri-unité composée du corps, de l'âme et de l'esprit purifiés, revivifiés et transfigurés par le Principe divin. La Parole Sacrée universelle c'est aussi ce qui permet à l'homme de dépasser son moi, son ego et d'atteindre – pour fusionner avec elle – la parcelle de divin que tout être porte en lui.

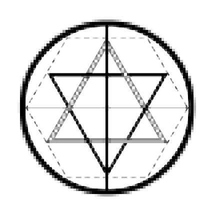
La parole Sacrée évoque aussi, par extension, les réminiscences d'un Âge d'Or où l'homme et les dieux vivaient ensemble ; un Eden perdu… Isis transmet la Connaissance à laquelle l'Initié accède par l'intelligence du cœur.

Plus loin, le rituel long comporte une citation des *Métamorphoses de L'âne d'or* d'Apulée, citoyen romain qui se fit initier aux Mystères d'Isis. Je vous livre ce passage dans son entier : « *Quand ta course terrestre achevée, tu seras descendu aux Enfers, là encore dans cet hémisphère souterrain, tu me retrouveras brillant parmi les ténèbres et régnant sur les demeures profondes. Seule, j'ai pouvoir de prolonger aussi la vie au-delà des limites fixées par ton destin. La fin, le but des Saintes Pratiques est d'obtenir la connaissance de l'Être Premier qui réside en moi.* » Isis ne possède-t-elle pas les secrets de la mort, de la vie, de la résurrection ? Isis, qui, selon le Livre des Morts, « ouvre la voie de Rê » ?

« *Isis, divine Mère, au voile teint des couleurs du Monde* »… Le voile d'Isis peut être assimilé à la Maya, l'illusion qui masque la réalité des choses. Seul l'Initié pourra percer ce voile et découvrir la réalité ultime, la vérité….

Isis, Osiris, tout être n'est-il pas, en essence, à la fois Isis et Osiris dont la légende dit qu'ils s'accouplaient déjà dans le ventre de leur mère Nout ? Ceci nous ramène à l'Androgyne primordial qui est le but ultime de l'Initié. « Ordo ab chao » : retrouver son Unité première, rétablir l'unité des contraires, la « coïncidentia oppositorum » selon Jung. Unir ce que Stanislas de Guaita a défini comme étant : « *la dyade androgynique formée de deux principes indissolublement unis : l'esprit vivificateur et l'âme vivante universelle* ».
Ainsi que l'a exprimé Hermès Trismégiste : « *Isis est l'âme qui possède le lien de sympathie avec les mystères du Ciel.* »

Laissons la conclusion à la Mère Cosmique, à la Grande Déesse, à Celle qui a beaucoup de noms, à la Grande de Magie, à la grande Initiatrice : « *Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, origine et source des générations. Souveraine des dieux et des déesses, je gouverne les voûtes lumineuses du Ciel, les souffles de l'Océan, le silence profond des Enfers. Déesse unique, je suis vénérée par l'univers entier sous mille formes et bien des noms différents. Les Athéniens me nomment Athéna, les habitants de l'île de Chypre, Aphrodite. Pour les Crétois, je suis Artémis, et Proserpine pour les habitants de la Trinarie. Les uns m'appellent Héra, les autres Bellone ou Hécate ; mais les Égyptiens puissants d'un antique savoir, me rendent un véritable culte en m'appelant de mon vrai nom : Isis Reine…* » in Les métamorphoses d'Apulée).



Au sujet de la parole, perdue et retrouvée

Par François Bertrand

La question de la *Parole*, et sa nature, est difficile et y répondre clairement se révèle pour la plupart de êtres humains quasiment impossible. Cependant nous allons essayer d'y voir un peu plus clair et peut-être comprendra-t-on mieux ensuite ce qui est appelé dans la franc-maçonnerie la « Parole perdue » et la « Parole retrouvée ».

On le sait, le mot grec *logos*, ÏfiÁÔ˜, veut dire *discours, parole,* et le mot latin équivalent verbum signifie bien évidemment verbe. Dans les diverses traductions en français du Nouveau Testament et en particulier le « Prologue de l'Évangile selon saint Jean » (ch.1, v. 1 à 18) on emploie presqu'indifféremment les termes *Parole* ou *Verbe* et en anglais dans la traduction dite « King James II », comme dans la reconstitution de F. H. A. Scrivener de 1894, on utilise le mot *Word*.

Le terme sanscrit pour exprimer exactement la même notion est *Vâk* (écrit aussi *Vâc'h*), mot féminin, et l'on peut penser que le « V » de Vâk est celui qui est passé au latin *Verbum* et au Français *Verbe*.
À tous ces termes, on ajoutera souvent le qualificatif de « créateur » : le Verbe créateur, la Parole créatrice, ce qui montre bien la fonction principale du Verbe, de la Parole.
Là encore, donner une définition du mot *Vâk* n'est pas simple. Salomon Lancri dans son célèbre cours de « Doctrine Secrète » donné dans les années 1970, indique que Vâk correspond à l'énonciation d'une pensée qui était demeurée à l'état potentiel, comme cachée, par un « manifesteur », si un tel néologisme est permis ; c'est comme une parole qui énonce la pensée avec la volonté de manifester quelque chose. Dans cette optique, il apparaît d'emblée que l'univers est « manifesté », et non « créé »…

Pour que l'univers soit donc « manifesté » il y a lieu d'envisager comment l'énergie nécessaire va se développer afin de permettre sa « manifestation ». Il y aura à partir d'un bindou, un point, une « goutte », le développement successif de cette énergie. Cette notion de *bindou* réapparaîtra dans un court moment. On aura par conséquent et en descendant, si j'ose dire, successivement sept étapes :

1. *parashakti* : lumière et chaleur
2. *jñâna shakti* : dite aussi *Shiva shakti*, pensée et connaissance gnostique appliquée

3. *ichâ shakti* : énergie de volonté pour permettre la manifestation
4. *mishra bindou* : aspect « mélangé » qui agit et crée par *kryia shakti*
5. *kundalini shakti* : application des pouvoirs yoguiques suite à l'éveil de *kundalini*, la *kundalini dévi*, dans le *bindou* intérieur, ce dans son aspect lumineux
6. *mâtrikâ shakti* : constitue l'aspect le plus important dans le cadre de notre courte étude. C'est en effet la force et l'énergie des vocables qui se rapportent aux sons et aux *mantras* et qui correspondent aux quarante-neuf « faces » de l'univers (en réalité quarante-huit plus une).
7. synthèse intelligente et harmonieuse de toutes les *shaktis*.

Une précision encore au sujet de la *mâtrikâ shakti* : *mâtrikâ* signifie *petite Mère*, et c'est donc, répétons-le, l'énergie des phonèmes et donc les *énergies-mères* de la création ou plutôt de la manifestation au moyen du Verbe : *Vâk*.

Revenons sur la question du *bindou*. Généralement le nom de Shri Aurobindo, le Sage et Maître spirituel de Pondichéry, véritable *rishi* moderne, est dit venir de la transposition du sanscrit *aravinda* en Bengali, qui signifie *lotus*, cependant la chercheuse dans le domaine de l'Esprit et écrivain suisse Noute Genton-Sunier plus connue sous son nom de plume de *Mâ Souryânanda Lakshmi*, avance que *Aurobindo* voudrait dire *la goutte dans la goutte*, ce qui nous paraît une interprétation essentiellement symbolique.
Poursuivons : le *bindou* est la *goutte* d'énergie, énergie totale et complète, rassemblée dans un minuscule point, une goutte d'énergie concentrée en elle-même et sur elle-même en ce point. **Le *bindou* est à la fois phonique et lumineux.**
D'un autre point de vue le *bindou* est un « bloc uni de ***Shiva*** et de ***Shakti*** ». Dans le *bindou*, il y a co-existence des deux principes et ces principes eux-mêmes sont purs, c'est-à-dire dans leur pureté originelle.

Si l'univers vient de *bindou*, il se produira analogiquement sa résorption cosmique dans *bindou* : l'univers se « fond » en l'énergie rassemblée sur elle-même et en elle-même.
Dans l'ouvrage érudit et très détaillé d'André Padoux : *Recherches sur la symbolique et l'énergie de la parole dans certains textes tantriques* [1] l'auteur expose que *Vâk*, la Parole, est la puissance créatri-

ce, la « Mère des dieux ». **La Parole est force et action,** force qui anime et soutient le Cosmos. Vâk symbolise donc la Divinité [2]. L'énergie, *shakti*, à ses différents niveaux, est à la fois *Parole, Vâk,* conscience *cit, samvid,* souffle et énergie sous forme de *prâna*, ce bien sûr aux différents niveaux, ceux de l'énergie.

André Padoux souligne également et suivant, bien entendu, la tradition shivaïte, que la *Parole* est ce qui a fait naître l'univers ou même les univers… Mais aussi, et en complément, la *Parole* est moyen de libération, *moksha*, et l'homme, comme la femme, peuvent s'en emparer grâce aux divers *mantras* et par là remonter jusqu'à la « source de la création » ou pour mieux dire à la « source de la manifestation » qui est de facto la « source de la *Parole* », source située, on s'en serait douté, en *bindou*.
De son côté Alain Daniélou signale que *Oumâ*, la Lumière, l'une des nombreuses formes de la Mère, est souvent identifiée à la *Parole, Vâk*.

Après ces considérations résumant maladroitement des théories métaphysiques bien entendu beaucoup plus vastes et détaillées des différentes traditions de l'Inde, il nous est possible de mieux saisir comment se situent la « Parole perdue » et la « Parole retrouvée ».
En effet la « Parole » a été l'instrument de la manifestation de l'univers, ou même des univers, et comme telle, elle était et demeure parfaitement « divine », appartenant donc aux différents niveaux de l'expression de la Divinité. Mais quand l'univers, de plan en plan, est devenu plus dense, plus matériel, ou même pour nous, plus physique, pour ne pas dire correspondant à l'être humain physique (homme et femme), la « Parole créatrice » s'est trouvée amoindrie, diminuée, puis s'est progressivement effacée [3]: c'est alors le stade de la « Parole Perdue ». Cependant la « Parole » était seulement cachée, derrière le rideau des apparences, en quelque sorte dans la coulisse…. Et à divers

---

[1] Publication de l'Institut de civilisation indienne, fascicule 21, éditions E. de Boccard, Paris, 1963, 390 pages. Ouvrage réédité depuis.
[2] De la même façon que le « Prologue de l'Evangile selon Saint-Jean » affirme dès le premier verset : « Au commencement était la Parole… ». On verra dans l'addendum d'autres considérations sur ce sujet dans le cadre spécifique du christianisme.
[3] Cela correspond au Tsimtsoum de l'hébraïsme. Rappelons que la théorie du Tsimtsoum dérive des enseignements du grand kabbaliste de Safed : Isaac Louria (1534-1572), appelé avec vénération Ari hakadosh, *et se retrouve chez Hayyim Luzzato et Moïse Cordovero.*

moments déterminés, du fait d'incarnations spécifiques et planifiées, nommées par exemple *avataras* en sanscrit, et je pense ici aux neuf *avataras* de *Vishnou*, et du dixième toujours à venir, la « Parole », comme semence spirituelle répandue par lesdits *avataras*, a pu reprendre force et vigueur et servir alors à la « remontée » vers les milieux divins : la « Parole » est alors devenue instrument de libération, *moksha*, permettant de s'élever jusqu'à la « source de la manifestation » qui est aussi la « source de la Parole », comme il a été dit plus haut. On peut donc affirmer que cette deuxième phase correspond effectivement à la « Parole retrouvée ».
Bien évidemment cela n'explique pas le *modus operandi* par lequel cette « Parole retrouvée » pourra ou devra être mise en œuvre ou si l'on préfère « utilisée », pour arriver à devenir un instrument de libération, mais *ceci est une autre histoire* et sans doute du domaine des différentes religions et traditions de notre belle planète bleue…

ADDENDUM

À ce stade de cette petite étude il m'a semblé nécessaire de jeter un coup d'œil sur la perspective présentée par différentes religions, et en particulier les trois monothéismes sur cette importante question de la « Parole ».
Le christianisme, du fait de l'affirmation du « Prologue de l'Évangile selon saint Jean », ne laisse aucun doute quant à la nature divine de la Parole et il y a lieu de rappeler la suite de ce premier verset : « La Parole était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par Elle et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Elle ! » et au verset 10, parlant de l'incarnation de la Parole, on lira : « la Parole était dans le monde et le monde a été fait par Elle ! ». Un peu plus loin dans le même Évangile, confirmant le lien entre la Parole et la Source, Jésus l'Oint, la **Parole incarnée**, affirmera : « Je suis le chemin… Nul ne vient au Père que par moi » (Évangile selon saint Jean ch. 14, v. 6) et, bien entendu, il s'agit ici d'une affirmation d'évidence et non le témoignage d'un immense orgueil…
Les théologiens de toutes les époques ont largement commenté ces considérations et, en ce qui concerne l'auteur de ces lignes, il aurait tendance à suivre, à tort ou à raison, la position des Nestoriens [4] en ce qui régit le lien entre la « Parole » , *Logos*, et son incarnation par l'intermédiaire de Sa Mère, Marie ou *Myriam* : le Docteur Paul Krüger, docteur en théologie à l'Université de Münster, spécialiste

du christianisme d'Orient, avance en effet que dans une première approche, « les Nestoriens considèrent que Marie n'est que la Mère 'génitrice' du Christ (donc *Christotokos*), autrement dit que Marie s'est 'limitée' à donner au Christ son humanité, dans laquelle le *Logos* habitait comme en un Temple » [5]. Cette position hétérodoxe correspond cependant aux conceptions de certaines écoles dites « occultistes » modernes.

Soulignons enfin le rôle important du doigt index, signifiant ou représentant ou manifestant le Verbe dans le processus de bénédiction et de consécration au cours de différentes étapes de la liturgie de l'Église copte orthodoxe. L'index jouera un rôle du même style dans l'Islam habituel et également dans *taçawwouf*, autrement dit le soufisme.

Dans le monde hébraïque, la Parole se dit *davar*, רבד , et suivant les emplacements dans le texte du Livre Saint, il sera généralement traduit par parole, mot, ordre, promesse, oracle, conseil, nouvelle. Ce sera aussi le mot utilisé dans l'expression : les « Dix Commandements » (Exode, ch. 34, v. 28). À noter aussi que le « Saint des Saints » du Temple de Jérusalem construit par le roi Salomon s'appelle le débir, ריבד , mot de la même famille que le précédent et c'était là que la « Parole » était effectivement énoncée par le Grand Prêtre une fois par an (Exode, ch. 6, en particulier les versets 5 et ch. 25). C'est pourquoi certains commentateurs avancent qu'au lieu d'utiliser l'expression « Saint des Saints », il vaudrait mieux dire « l'emplacement du Verbe » Rappelons que le « Saint des Saints » contenait la précieuse « Arche d'Alliance ». Dernier point amusant : le prénom hébraïque Déborah, רובד, veut dire : « abeille » et l'abeille produit en volant un son particulier, tout à fait spécial, et aussi le miel dont la douceur est comparée et comparable à celle du Verbe divin…

Pour l'Islam parmi les nombreuses mentions et attributions concernant Jésus, nommé *Aïssa* en Arabe, le « prophète Jésus », comme disent avec

---

4 Le nestorianisme avance que deux 'Personnes', l'une divine, l'autre humaine coexistaient en Jésus-Christ. C'est le patriarche de Constantinople Nestorius (381 –451) qui est à l'origine de cette thèse. Pour diverses raisons, entre autres politiques, elle sera rejetée au Concile d'Ephèse de 431 et Nestorius sera déchu de son patriarcat et mourra après presque vingt ans d'exil. Cependant le nestorianisme restera présent jusqu'au XXe siècle au Moyen-Orient, en particulier en Perse et en Irak et même jusqu'en Chine. Dans sa liturgie, un dialecte dérivé de l'Araméen est toujours utilisé.

5 Citation tirée du Dictionnaire de l'Orient chrétien, éditions Brepols, Turnhout, Belgique, 1975 et 1991 pour la traduction française, rubrique Marie, page 368, rubrique signée P.K.

beaucoup de respect les musulmans, est entre autre nommé « un Verbe », « une Parole », *kalimat*. Voici l'un des passages où cette attribution est présentée : « Les Anges dirent : Ô Marie ! Dieu t'annonce la bonne nouvelle d'un Verbe émanant de Lui : son nom est le Messie, Jésus, fils de Marie ! » (Coran, sourate III, « la famille de Imran », v. 45, traduction Denise Masson, éditions Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1967). On doit noter qu'il n'est pas écrit « le » Verbe, mais « un » Verbe… ce qui laisse supposer que Dieu puisse émaner plusieurs « Verbes » ou même une succession indéterminée de « Verbes »… mais, bien entendu, tout est possible à Dieu… Cependant, il ne faut pas oublier que, dans l'Islam, c'est essentiellement le saint « Coran » qui est la « Parole de Dieu » et le chemin du croyant mystique consiste à chercher à devenir réellement et complètement un « Coran vivant ».
Enfin et pour ne pas ignorer la grande tradition de l'Égypte antique, il est bon de préciser le rôle éminent du grand dieu *Phtah*. *Phtah* est un dieu « manifesteur » pour reprendre avec exactitude le terme utilisé dans le travail ci-dessus concernant *Vâk*, plutôt qu'un dieu « créateur ». Spirituellement il assimile ce que les autres dieux lui donnent pour en manifester, en former une manifestation concrète, ce dans les « trois mondes », au moyen de la vie véritable, énergétique, venant d'*Isis* et d'*Hathor*, dignes corporéisations de la Mère, vie dont l'impulsion primordiale vient en fait de *Raâ*, le Soleil Spirituel, en tant que *Logos Solaire.* Dans cette optique c'est, par conséquent, *Phtah* qui est le « Verbe ».

Un tout dernier point : les *naldjorpas* du monde du bouddhisme tibétain, ces moines-magiciens vivant en marge des monastères et autres institutions établies, ayant renoncé aussi bien à leur droits qu'à leurs devoirs et œuvrant pour le plus grand bien général de l'humanité sont dits « hommes de la Parole Secrète ». C'est ce que nous apprend Monique Plantier dans son roman édifiant *Frères du vent* [6].

Bien entendu le sujet est loin d'être épuisé et les études sont appelées à se poursuivre inlassablement… Il est bien connu : *de la Vérité on ne peut que chercher à s'en approcher !* C'est peut-être la seule conclusion qui puisse être raisonnablement proposée !

---

6 Monique Plantier : Frères du vent, éditions « Les Nouveaux Auteurs », Paris, 2009. Cette dame professeur connaît bien son sujet dont le déroulement se passe précisément dans la « Région Autonome du Tibet » pour utiliser la terminologie officielle.

Par Jean-William Varlot

La MEDITATION SPIRITUELLE - et la RELATION - à l'AUTRE et au PROCHAIN -

I – INTRODUCTION

Chacun sait que la méditation peut prendre deux formes : soit la méditation de type bouddhiste ou hindouiste ; soit tout simplement, une réflexion personnelle sur le sens d'un texte religieux ou spirituel. Elle peut aussi n'être, à la limite, que prière à Dieu ou à un Maître invisible.

Ces exercices spirituels sont en général, soit pratiqués dans la solitude individuelle comme pour l'ermite ; soit en communauté telle que celle des moines chrétiens ou bouddhistes. Nombreux sont ceux qui pratiquent en solitaire chez eux, sans être rattachés à une communauté ou une association spécialisée.

Dès lors, la question qui vient à l'esprit est de savoir si l'approfondissement spirituel peut s'opérer par la seule pratique de la méditation en étant retiré du monde, en fuyant ainsi les contacts humains avec son entourage ; n'est-il pas dangereux de s'isoler de cette manière de toute relation sociale avec son prochain, et les autres ? Autre question, subsidiaire : la vie communautaire telle celle des moines, favoriserait-elle le développement spirituel ?

II – UTILITÉ et BIENFAITS des RELATIONS SOCIALES, du LANGAGE, de l'ENTR'AIDE CHARITABLE.

La plupart des religions prêchent la nécessité de se soucier de notre prochain et de l'aider. Chez les chrétiens, on insiste particulièrement sur l'esprit de charité bien comprise. C'est la volonté d'aider le prochain, et d'établir la justice dans les rapports humains. Chez les bouddhistes, c'est la compassion ; elle est une disposition naturelle à aider le prochain, car elle résulte du détachement et de la paix intérieure, obtenus par une longue pratique de la méditation.

Sartre écrivait dans *L'Existentialisme est un Humanisme* : «*pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre*» ;

Michel de Certeau, philosophe jésuite, écrivait en 1990 : «*le chrétien apprend de Dieu par la révélation, mais il apprend aussi Dieu par les autres*». Plus récemment, les philosophes contemporains tels P. Ricoeur et E. Levinas ont insisté sur la nécessité de la relation à l'autre, surtout s'il est différent, et l'importance du langage dans l'humanisation de l'homme ; «*l'homme est un animal parlant*» (un «*parlètre* », selon le psychanalyste Lacan).

Le langage, la capacité de parler, est la quatrième composante de l'homme après le corps, le mental et l'esprit. Parler à une autre personne qui nous est très différente en couleur, culture et caractère, l'écouter parler avec attention, ces paroles échangées librement, approfondissent notre humanisation ; c'est l'opinion courante des spécialistes en sciences humaines.
Ainsi, les religieux disent souvent : «*pas de vie spirituelle sans se soucier du prochain ; il faut entretenir des contacts avec le prochain et les pauvres*». Les sociologues et les «psy» disent à peu près la même chose, tout en privilégiant la relation parlée comme thérapie psychologique, sauf si l'entretien tourne à la contestation, voire à la dispute.

Se soucier d'autrui, lui parler, l'écouter et au besoin l'aider (mais s'il l'accepte), ces attitudes et actions nous portent à nous oublier et en quelque sorte, à nous décentrer de notre moi égoïste. Ces bienfaits sont reconnus depuis bien longtemps par les psychologues. On observe en effet que les personnes dévouées aux autres, paraissent bien plus équilibrées et sereines. Mais il existe, hélas, des cas pénibles dans certaines associations caritatives, où des personnes au départ bien intentionnées, se comportent ensuite de manière autoritaire, souhaitant accaparer des responsabilités dirigeantes pour leur seule satisfaction personnelle. L'ego sait parfois se dissimuler sous l'habit de l'homme «*au grand cœur*», ému par la détresse de son voisin ; mais il peut, dans l'heure qui suit, se mettre en colère contre ce même voisin pour une broutille.

C'est pourquoi je situe la compassion bouddhique à un niveau supérieur au concept courant de la charité chrétienne. Certes, la charité envers un pauvre est très méritante de la part de celui qui donne, même s'il est parfois mégalomane et égoïste dans son comportement, caractériel au quotidien. Personnellement je doute que les

mérites, qui sont des valeurs sociales et théoriques sur l'échelle des exigences croissantes de la morale, nous fassent progresser au plan spirituel. Je crois beaucoup plus aux effets bénéfiques du détachement intérieur et extérieur, qu'entraînent à la fois la méditation et l'acte volontaire et conscient de se porter vers le prochain, de se priver par exemple d'un bien par ascèse personnelle, ou pour le donner. Mystérieuse est aussi l'action directe de la Grâce divine.

Dans le christianisme, on accorde au pardon des offenses une priorité absolue dans le rétablissement de rapports harmonieux et paisibles avec le prochain. À moins d'être naturellement humble, pardonner exige un effort de notre volonté pour retourner vers l'autre qui nous a agressé, et lui parler. Le bouddhiste, du fait qu'il cultive le détachement et la sérénité, peut se permettre de rester silencieux et calme face à l'agression, tout en se protégeant. Cette agression peut être soit verbale, soit une tromperie, une injure blessante, une escroquerie, voire même une violence physique. L'effort de pardonner à la longue nous enseigne l'humilité, car c'est l'orgueil qui paralyse notre disposition à oublier l'incident. Il faut bien comprendre que le chrétien sincère, dont l'ego n'est pas encore apaisé, ne dispose que de sa volonté et de la Grâce divine, pour agir à bon escient.

Avant de poursuivre ce débat d'idées, il nous faut analyser ce qu'on entend par «*développement spirituel*», car ne risque-t-on pas de confondre chez une personne : maturité spirituelle et mieux-être psychologique ?

III- Le DEVELOPPEMENT SPIRITUEL

Tout être humain a une vocation à la vie spirituelle ; c'est dans notre nature. On recherche le bonheur et le bien-être au quotidien, pour nous et nos proches. La consommation croissante d'alcools, de drogues et de médicaments neuroleptiques révèle en profondeur le malaise d'origine spirituel qui se répand dans la société occidentale.

Autre signe : le nombre croissant d'animaux domestiques, très appréciés en France, est également un indicateur du vide affectif qui gagne chez nos contemporains. L'oisiveté forcée du chômage laisse désemparées de nombreuses personnes qui affrontent alors la soli-

tude, après avoir connu la chaleur des contacts humains dans une communauté professionnelle dont elles ont été exclues.

Il semble donc qu'avant d'aborder la problématique de l'accès à la vie spirituelle, il faille d'abord se préoccuper tout simplement du retour à l'équilibre psychologique des personnes affectées par les évènements traumatisants de la vie moderne. Les psychothérapeutes et les psychanalystes peuvent y contribuer. Sans entrer dans ce domaine complexe, rappelons ici l'utilité du langage parlé ; en effet, le psychologue est en mesure d'atténuer le «*malêtre*» du patient, en l'écoutant et en le faisant parler.

Je me réfère à la répartition tripartite des composantes de la nature humaine : corps, âme et esprit - structure reconnue par Platon, Pythagore et saint Paul. Je pense que la thérapie opérée par les psychologues, mais aussi par les relations sociales de toute nature, sont du ressort de la composante «*âme*», c'est-à-dire du domaine du psychisme, zone de l'activité mentale, émotionnelle et sentimentale. L'esprit est plus particulièrement le domaine réservé de l'Être et de la vie spirituelle.

Ce qui précède me porte à penser qu'une personne reconnue qualitativement comme spirituelle, est d'abord une personne bien équilibrée au plan psychique. Dans le dictionnaire, le terme «spirituel» se réfère principalement à des concepts religieux ou à des attitudes mystiques, détachées de la sensualité matérielle. Les Pères de l'Eglise et les grands spiritualistes contemporains de l'Orient ont repéré chez l'homme trois principaux défauts qui freinent son ascension vers la maturité spirituelle : la tendance pulsionnelle à jouir, à posséder et à dominer.

Il nous faut encore différencier l'homme normal, équilibré, du mystique et du spirituel. Il nous semble que la personne mystique est une personne à vocation spirituelle mais encore très émotive, ce qui explique qu'elle recherche, ou subit, des expériences de nature extatique ou visionnaire. Les grands mystiques tels Maître Eckart, saint Jean de la Croix, Ramana Maharshi, nous disent au contraire que le chemin spirituel, s'il passe nécessairement par l'autre, s'assombrit à une étape critique, parfois longue, et qui est «*la nuit obscure*» vécue à l'intérieur comme un «*vide sans saveur*».

Avant de naître à nouveau dans l'Esprit, et de parvenir à l'union béatifiante avec Dieu, il nous faut d'abord mourir à nous-même. La personne dite «*spirituelle*» peut parfois n'être pas encore réalisée et mûre. Elle aspire à se dépasser dans les domaines de la morale, de la vie caritative, de la pratique religieuse et surtout, de la méditation, soit silencieuse, soit dans la lecture des textes sacrés.
Mais comment comprendre et décrire une personne spirituellement réalisée?... Il me semble qu'elle possède quatre vertus cardinales :

1. la Force, c'est-à-dire la puissance de faire, l'énergie ;
2. la Lumière, c'est-à-dire la Sagesse, la connaissance intuitive qui résulte de l'étude, de l'expérience et du don de Dieu ;
3. l'Amour, la capacité de se donner aux autres, la compassion, la charité chrétienne. Finalement, c'est l'Amour divin qui resplendit en elle et dans ses actes ;
4. la Beauté, la capacité de ressentir celle des êtres et de la nature (leur poésie).

De tels êtres sont des personnes dites «*Éveillées*» chez les bouddhistes, et «*Saintes*» chez les chrétiens ; encore faut-il, chez ces derniers, distinguer la sainteté <u>réalisée</u> de celle <u>méritée</u> par des efforts permanents et extrêmes pour le devenir. En général, de telles personnes, au demeurant rares à être parvenues à ce stade avancé, expriment la sérénité, la force, la sagesse, bref l'<u>Amour</u>. La prière à l'Esprit-Saint dite «*Veni Creator*», exprime bien le souhait spirituel du chrétien mystique qui prie ainsi l'Esprit-Saint : «*faites briller votre Lumière en nos sens, répandez l'Amour en nos coeurs, fortifiez par votre éternelle Puissance notre chair défaillante*».

Il faut également souligner l'importance, pour le développement spirituel, de respecter les normes morales de conduite. Il va de soi que la personne «*éveillée*» se conduit naturellement sans grand effort pour respecter la Loi morale, car elle dispose de la Lumière intérieure et de la Force au service de sa volonté mentale.

Le Yoga exige au départ le respect et la mise en pratique des règles éthiques («*syla et nyama*»). Le respect des normes morales dans la vie sociale est le don minimal que l'on peut faire à l'autre, au prochain. C'est encore plus fructueux au plan spirituel si nous ajoutons un comportement charitable, et le pardon. L'esprit de charité ne comprend

pas uniquement la volonté de servir autrui, mais aussi une disposition naturelle ou acquise à l'écouter avec attention et intérêt. C'est pour la plupart d'entre nous, difficile à mettre en pratique ; l'attitude de l'autre, véritable miroir de nos propres attitudes, nous rappelle à l'ordre en s'ouvrant à nous ou en se fermant, ou encore en s'en allant déçu.

À l'occasion de ce débat, il convient de bien marquer la différence entre l'approche orientale, bouddhiste en l'occurence, et celle du christianisme. Le chrétien ouvert à l'esprit œcuménique en matière de pédagogie spirituelle peut certes pratiquer tous les exercices prônés par le bouddhisme, sans danger pour sa Foi chrétienne, à condition de rester ouvert envers les autres dans une relation amicale et charitable. Mais la grande différence est que le chrétien, par sa Foi éclairée, entretient une relation personnelle avec le Christ, dont il espère recevoir gratuitement la Grâce sanctifiante pour progresser.

Nous terminerons en citant quelques phrases-clé du genre aphorisme, qui se rapportent aux relations avec l'autre : Michel Quoist (prêtre-ouvrier, dans *Réussir 1960*, qui a pratiqué le Yoga) : «*Aimer, ce n'est pas être ému par un autre, s'abandonner à un autre, admirer un autre - désirer un autre - vouloir posséder un autre, c'est la décision consciente de la volonté d'aller vers les autres et de se donner à eux. Aimer n'est pas sentir, mais vouloir écouter et servir l'autre*». E.Levinas (philosophe (+ en1996) *Altérité et Transcendance*, Fata Morgana 1996 - *Éthique et Infini*, Fayard 1982) : «*la communication par le langage m'importe moins par son contenu de l'information, que par le fait qu'elle s'adresse à un interlocuteur*», «autrui est certes visage, mais il me parle» P. Ricoeur (philosophe contemporain vivant *Soi-même comme un autre*) : «*l'objectif : viser à une vie bonne avec et pour autrui, dans des institutions justes*» - «*l'autonomie de soi : y apparaître intimement liée à la sollicitude pour le proche et la justice pour chaque homme*». Ces philosophes très en vogue de nos jours, sans oublier J. Derrida, ont développé la pensée de l'altérité, c'est-à-dire de l'autre et de sa différence. La lecture de leurs ouvrages est ardue, car leur langage est très conceptuel et peu clair pour les non-initiés (dont j'avoue être). De ces lectures, j'ai cru comprendre qu'ils étaient parvenus à fonder philosophiquement l'esprit chrétien de la charité, comprise comme attention et service au prochain et en particulier à l'autre, si différent soit-il de nous en couleur, caractère et culture.

Ces auteurs sont à peu près d'accord entre eux pour dire que les grands défauts de comportement de l'homme, qui affectent gravement les relations sociales et partant avec l'autre, sont : le meurtre, le mensonge, et la fusion. La fusion amoureuse avec l'autre perçu comme le même que soi, est considérée comme dangereuse aux plans psychique et spirituel, car elle mène à une perte d'identité et de liberté. Une certaine distance avec l'autre est à maintenir, tout en lui étant présent.
Les Grecs distinguaient trois sortes d'amour = l'amour Eros, l'amour agape visant à la béatitude, et l'amour phileo qui est l'amour d'amitié que l'on peut assimiler à la compassion. En discuter, serait un tout autre débat ; cet amour *«phileo»* est considéré comme le plus humanisant, avis partagé par A.Desjardins *(En relisant les Évangiles)*.

IV – CONCLUSION

Notre méditation, conduite comme une recherche intellectuelle libre (un *brain-storming* diraient les Étasuniens), nous conduit à la question suivante : l'autre est-il nécessaire à notre épanouissement spirituel ?
C'est vrai, il nous est utile ; non seulement parce que nous l'écoutons, nous l'aidons, nous lui pardonnons, nous lui parlons... mais surtout parce qu'il nous renvoie la balle, et reflète ce que nous sommes en réalité.

La grande variété des relations sociales s'étend depuis les contacts épisodiques avec nos voisins de palier, avec notre famille et nos amis, jusqu'aux relations à vocation humanitaire ou caritative, en passant par les relations commerciales et professionnelles hiérarchiques... et tous ces contacts humains nous construisent peu à peu. Elles sont l'occasion d'un échange d'être avec nos interlocuteurs, comme aussi entre le Maître spirituel et son disciple qui, à son contact, cherche à l'imiter.

En définitive, il semble que notre développement spirituel harmonieux demande que nous partagions notre temps libre entre les exercices spirituels solitaires et des contacts sociaux, certes avec des personnes spirituellement avancées, au sein d'une paroisse ou d'une association, mais aussi avec les humbles et les petits, isolés ; ils sont hélas, encore dans l'ignorance et la pauvreté, et nous devons les aider. Gardons toutefois en mémoire que nous devons, en tant que chrétien, entretenir tout autant notre relation avec Celui qui est à la fois *«le tout proche et le tout-autre»* : le Christ.

Côté cour, côté jardin

Par Arthur Brunier-Coulin

« TOUT POUVOIR NOUS VIENT DE LA CAPACITÉ À SAISIR LE SENS DES CHOSES. »

Il est manifeste que la fonction de compréhension qui nous fait accéder au sens des événements et de ce qui forme notre environnement joue un rôle majeur dans notre existence. Nous y recourons en permanence pour adapter nos comportements aux conditions sans cesse changeantes de la vie. Elle intervient si fréquemment qu'elle s'exerce presque instinctivement dans les affaires courantes. À tel point que, par voie de conséquence, la routine ne nous laisse peut-être plus prendre une pleine conscience de la finesse du processus qui la caractérise.

Savoir décrire, même de façon détaillée, les phases des événements ne suffit pas pour bien saisir ou faire saisir le rôle que ceux-ci jouent dans l'activité du monde qui nous entoure, ni d'avoir fait une analyse approfondie de la structure d'un organe pour pénétrer les subtiles démarches qui se déroulent dans l'exercice de ses fonctions. Il est nécessaire, pour en maîtriser le sens, de prendre une conscience claire de la relation qui existe entre chaque phase de l'événement ou chaque élément structurel de l'organe d'une part et, d'autre part, le résultat auquel est parvenue une activité qui débouche toujours sur un objectif. Bien entendu, le fait d'observer et de comprendre ce qui se passe dans une opération ne change rigoureusement rien à la façon dont elle se déroule, si nous nous bornons à observer passivement.

Mais une observation n'est jamais neutre. La pauvreté de notre vocabulaire au regard de l'approche scientifique que souligne Albert Jacquard dans ses œuvres n'a pas permis de désigner l'agent qui observe les phénomènes dans les activités expérimentales autrement que par le terme de *sujet* parce que ses observations sont qualifiées de subjectives. Or, le terme est ambigu et même franchement impropre car, en tant que tel, le chercheur n'est le subordonné de personne tout en étant respectueux du savoir acquis. Les appréciations qu'il

porte sur les phénomènes observés sont fonctionnellement comparables aux mesures que font sur les mêmes phénomènes les appareils techniques que l'homme a mis au point pour affiner ses pouvoirs d'observation. Mais le chercheur ajoute évidemment aux résultats des mesures obtenues par les appareils des interprétations liées à l'objectif qui a motivé sa recherche, motif ignoré des appareils de mesure, mais toujours caractérisé par un intérêt « subjectif », même si cet intérêt n'a rien de mercantile.

Si l'observation est effectuée à l'aide d'appareils sophistiqués qui en affinent la qualité et en accroissent la puissance, c'est à la commande d'un *sujet animé par un motivation née d'une pensée ou d'un sentiment*. Il y a toujours, dans une telle phase, deux facteurs en présence, extérieurs l'un à l'autre tant ils sont différents, qui sont néanmoins liés par une relation difficilement concevable et cependant bien réelle. Il existe deux faces ou deux perspectives, un **côté cour**, domaine où la matière est asservie à des énergies « logiciellement » bridées, un **côté jardin** où les énergies ne sont plus bridées mais stratégiquement placées sous le contrôle de la pensée et du cœur, formes vivantes d'énergies conscientisées.

Le fait de découvrir un sens aux « choses » a fait dire à Albert Einstein (était-il vraiment athée ?) que le plus étonnant dans cette affaire était que le monde soit compréhensible, ce qui lui aurait valu de s'entendre répliquer par un de ses confrères dans la recherche qu'il n'avait pas à dire à Dieu ce qu'il devait faire. Et Hubert Reeves répond aujourd'hui *« Dieu pouvait-il faire autrement ?* ».

Si paradoxe il y a dans la communication qui s'établit entre les éléments concrets formant le **côté cour** et l'interprétation intime qu'en fait un observateur, **côté jardin**, il vient de ce que le sens des choses n'est pas une caractéristique intrinsèque à l'élément observé mais une appréciation personnelle de l'observateur qui prend conscience des faits et les interprète non seulement parce qu'il connaît la logique des forces agissantes mais grâce à une fonction intime qui met en jeu des activités complexes sensorielles, sentimentales, intuitives et bien entendu intellectuelles, lesquelles lui confèrent une capacité *sui generis* d'appréciation qui prennent en compte des intérêts *subjectifs*.

Aussi étonnant que cela puisse paraître au premier abord, il existe en effet des relations permanentes entre **côté cour** où agissent des forces bridées par des lois déterministes ou probabilistes plus ou moins sclérosantes répertoriées dans des codes scientifiques et, **côté jardin**, par des « sujets » pensants qui, *a contrario*, peuvent agir librement pour *atteindre des objectifs* qu'ils se sont fixés en exploitant en particulier la permanence des comportements auxquels sont soumises les forces du **côté cour.**

Il est aisé de comprendre que l'interférence conjointe de forces libres agissant aux côtés de forces bridées par des codes peut compliquer singulièrement le déroulement de leurs activités. Toute œuvre assignée à un objectif exige une continuité dans l'action. Il serait tentant par mesure de simplification de recourir à un déterminisme rigoureux. Longtemps la pensée scientifique s'est inspirée de cette idée que la révolution quantique est venue bouleverser. Plus que jamais, depuis que les singularités de la « mécanique quantique » se sont révélées agissantes **côté cour**, il a été nécessaire de prendre en compte le rôle des probabilités, ce qui a conforté le « dogme » créateur du hasard et de l'évolution.

Il n'en demeure pas moins qu'en dépit des accidents de parcours bien réels, c'est grâce à un bilan caractérisé par une cohérence dominante et le maintien d'un équilibre constructif permanent que tout système a pu atteindre une structure organisée. Toute construction peut être considérée comme étant le fruit conjoint du hasard et de la nécessité. Mais comment définir scientifiquement ces concepts abstraits ? L'un d'eux a inévitablement dû jouer un rôle directeur et ce ne peut être que la nécessité en dernier ressort. Sinon, tout ne serait resté qu'en un état indifférencié que nous nommons chaos, pour le seul motif qu'il ne comporterait aucune des finalités qui permettraient de lui conférer le titre de système organisé. La notion d'organisation est inévitablement d'ordre subjectif et l'action de cette force directrice qui permet d'y parvenir porte un nom, c'est celui de stratégie.

Plus que pour tout autre système, en raison de son importance et de sa complexité, la montée en organisation de l'univers a dû exiger qu'un état d'équilibre le préserve en permanence des risques

de dérive, l'entropie. La stratégie qui a dû présider à la montée en organisation universelle n'a pu être que de première importance. L'expérience nous révèle en effet combien il est difficile de soustraire les inventions nouvelles aux nuisances qui menacent sans cesse de les compromettre. Or, les forces en présence **côté cour** ne sont que d'ordre mécanique. Elles ont un caractère productif assez comparable à celles qui interviennent dans les chaînes de montage des usines modernes. En revanche, la fonction stratégique indispensable pour piloter l'organisation du système productif relève d'une activité complexe dans laquelle le hasard n'est pas toujours entièrement exclu mais où la part de calcul, d'expérience, de rationalité, de connaissance des lois extérieures – qu'il s'agisse des contraintes physiques ou des lois du marché ou des problèmes sociaux – est prépondérante.

À une échelle lilliputienne par rapport au complexe universel, les expériences humaines sont à l'image de ce qui a dû se produire pendant les douze milliards d'années environ de la montée en organisation cosmique préparatoires aux conditions nécessaires à l'accueil de formes vivantes sur terre. En effet, si l'homme n'a procédé à des activités novatrices qu'après avoir accédé au rang d'homo sapiens, il n'a pu parvenir à ce stade que grâce à une phase préparatoire qui lui a permis de comprendre d'abord le sens des plus simples faits d'observation se rapportant aux nécessités de la vie courante. Il n'aurait jamais été en mesure d'entreprendre quelque opération nouvelle sans avoir pu imaginer en fonction de ce qu'il avait appris, par une certaine expérience fécondée d'intuitions, qu'elle lui procurerait un bienfait ou pour le moins quelque utilité. Il n'est pas toujours nécessaire, dit-on, d'espérer pour entreprendre. On peut en effet prendre des risques calculés en fonction d'une expérience acquise. Mais la première expérience ne pouvait reposer que sur une idée abstraite, un raisonnement de logique pure d'une audace intellectuelle sans précédent, ce qui en dit long sur la distance qui séparait déjà l'homme primitif de certains animaux physiquement très ressemblants.

Ainsi, les hommes n'exercent leurs pouvoirs, **côté jardin**, qu'en raison de leur capacité à comprendre. L'accès à l'habileté artisanale, propre à l'homme exclusivement, ne relève en effet ni de l'instinct ni de l'au-

tomatisme. La capacité d'un organe à exercer une fonction n'a pas suffi à promouvoir cette habileté puisqu'elle se caractérise par un pouvoir d'innover, on n'hésite pas même à dire un pouvoir de créer. Cette capacité n'a pu être acquise par les premiers de nos ancêtres qui n'avaient pas participé à l'organisation de leur environnement qu'après avoir observé soigneusement les activités de la nature et, de surcroît, *compris* les relations de cause à effet qu'une simple succession d'états ne suffisait pas à expliquer.

Les vertus de l'observation qui permet à l'archéologie de mettre à jour des richesses concrètes inestimables sont à la fois indispensables et de première importance. Elles n'auraient cependant d'autre intérêt que de provoquer des émotions chez des êtres sensibles sans l'existence, chez eux, d'une capacité intellectuelle à déceler des relations qui échappent aux « instruments » d'observation, qu'ils soient sensoriels ou de haute technologie.

Ce n'est qu'après avoir su analyser ces relations subtiles que l'homme a pu en tirer des leçons et les traduire en actions personnelles réfléchies. Sinon, pourquoi d'autres animaux, frères en anatomie, se seraient-ils sclérosés génétiquement dans un état instinctif non innovant ? Bien évidemment, ce déroulement stratégique n'a pas laissé de trace dans les fossiles. Ces derniers ne nous dévoilent que des résultats concrets. Les méthodes qui ont permis d'y parvenir sont le fruit d'interprétations, très rarement d'expériences non renouvelables. Le propre de l'homme est de disposer d'un pouvoir d'enrichissement autonome qui relève de ce que nous désignons par le terme de valeurs humaines qui englobent tout autant les qualités du cœur que des moyens intellectuels.

Toutes ces valeurs ont un caractère subjectif. En témoignent les débats houleux, sans conclusion unanime, dans lesquels se sont déroulées les séances des congrès Solvay au début du vingtième siècle. En témoigne le suspens qui demeure sur des concepts aussi fondamentaux que celui de la structure de la lumière dont on ne sait toujours pas s'il s'agit d'un phénomène ondulatoire ou corpusculaire ! Quoiqu'il en soit, il serait manifestement inconséquent de faire prendre à témoins la pensée moderne de l'idée que sa présence a été inutile aux moments où nos ancêtres ont accédé aux premières mar-

ches de la connaissance ! C'est seulement après avoir compris comment les ailes pouvaient sustenter des oiseaux dans l'air plus léger qu'ils ont pu réaliser le vieux rêve d'Icare pour organiser une nouvelle stratégie des déplacements et des transports. C'est seulement après avoir identifié quatre forces agissantes **côté cour**, les forces gravitationnelle, électro-magnétique, électro-nucléaire faible et électro-nucléaire forte qu'ils ont pu doter les nations riches tout au moins des moyens modernes d'une puissance encore naguère insoupçonnée, moyens de transport, réseaux électrifiés, réseaux téléphoniques, télévision, imagerie médicale, informatique et l'on en passe.
Former les esprits à la compréhension des complexes au sein desquels nous vivons dans le but d'améliorer nos conditions de vie en général, tel est également le rôle de l'enseignement. Son rôle est capital pour nous procurer des pouvoirs nouveaux en nous faisant mieux connaître les ressources que peuvent enrichir nos connaissance des forces en activité côté cour, tant nos pouvoirs stratégiques sont bridés par la rigidité de ces forces.

Ces considérations incitent à pousser plus loin la réflexion, au delà même du besoin de développer notre stratégie, jusqu'à tenter de découvrir si la réalité n'est pas le déroulement d'un destin dont l'intuition est présente dans les esprits.

Si la pensée qui nous fait comprendre le sens des événements et des choses est bien l'amorce de tous les pouvoirs qu'il est donné à l'homme d'exercer, si elle est en particulier la source des démarches stratégiques indispensables à la dynamique constructive de toute organisation, on ne conçoit pas qu'elle n'ait pas été en germe déjà chez un précurseur de l'homo sapiens et chez lui exclusivement. Si, en effet, la diversification des espèces était le résultat de l'évolution d'une souche primitive unique, celle-ci devait détenir en germe déjà les potentialités des adultes de toutes les espèces qui ont été développées. Mais comment dès lors a pu être géré l'équilibre constaté entre les espèces ? Il ne pouvait être aléatoire. Il ne pouvait que résulter d'un savant calcul qui impliquait déjà l'intervention d'une stratégie préalable, fruit d'une pensée institutionnelle.

Les pouvoirs instinctifs qui permettent aux animaux de gérer un mode de vie singulièrement remarquable quoique délimité dans un

cadre restreint, à la façon dont un logiciel limite les potentialités d'un programme préétabli, font également partie d'une savante stratégie. Il a fallu que fût exercée, côté jardin, une maîtrise singulière sur l'ensemble des forces « mécanicistes » constituant le tissu existant **côté cour** de l'univers, pour que soit assuré, en écartant les nuisances potentielles les plus graves, un indispensable et difficile équilibre tout au long de la période de montée en organisation. La conduite d'une telle stratégie exigeait déjà les mêmes démarches de nécessité auxquelles Jacques Monod a fait appel pour expliquer l'organisation du monde. Ces démarches se rencontrent dans tous les projets d'entreprise créateurs. On sait que les plus simples, ceux de l'artisanat, font déjà appel à la réflexion. On oublie trop souvent qu'ils résultent également du jeu sentimental, ce qui est évident dans ce que nous dénommons les œuvres d'art. Mais, existe-t-il une œuvre humaine qui n'ait pas un caractère sentimental ? Se peut-il que cette nécessité incontournable, divinisée dès l'ère mythologique mais que la modernité s'emploie à désacraliser, se réduise à une entité sans âme dès lors que, chez l'homme, la pensée et les sentiments sont les éléments d'animation fondamentaux ? Chez l'homme certes mais déjà à des degrés divers, savamment calculés, chez les « autres » animaux et aussi dans le règne végétal !

La lecture des paragraphes qui précèdent n'est sans doute pas convaincante si l'on est motivé par l'ambiance pseudo-scientifique médiatique. L'image par ailleurs est tellement plus « parlante » que la pensée ! Il est généralement beaucoup plus aisé de comprendre l'enchaînement des situations quand celles-ci peuvent être visionnées concrètement sans nécessité d'aucun texte. L'image et la bande dessinée héritière des représentations rupestres de nos ancêtres des cavernes ont acquis une audience inattendue depuis que les techniques modernes permettent de les diffuser à grande échelle. Les informations qu'elles transmettent n'en demeurent pas moins très incomplètes, parce que l'image est fugitive et surtout sujette à tous les procédés dévastateurs possibles de la manipulation.

Quoiqu'il arrive, l'imagerie demeurera toujours incomplète. Il sera toujours nécessaire de recourir au raisonnement abstrait pour interpréter le sens des informations concrètes fournies par les expérien-

ces. La connaissance historique même très précise des faits et leur visualisation au travers des procédés de simulation modernes ne livrent jamais l'intime conviction des acteurs ni surtout la vraie motivation de leurs promoteurs. Le sens de tout événement est indissociable de la stratégie globale qui l'a fait naître et toute stratégie prend sa source dans la pensée subjective d'un être vivant. Il se révèle ainsi que le propre de la pensée, antithèse du hasard, consiste en rien de moins qu'exercer une fonction institutionnelle. Enfin, en vertu de la même implication logique qui confère leur autorité aux axiomes, il est cohérent d'attribuer à la vie – dont la pensée est une manifestation subjective – le caractère de principe conjointement *essentiel et existentiel.*

Il parait assez évident que pendant l'ère préscientifique, beaucoup de concepts ont été sacralisés et une puissance supérieure élevée au rang de Divinité pour donner autorité à des valeurs inaccessibles aux membres d'une société primitive dépourvue de formation scientifique et culturelle. Il est en revanche tout à fait rationnel que la science et la culture ont dû prendre racine dès cette époque grâce à des « grosses têtes » qui avaient déjà l'intuition d'une organisation supérieure. Bien qu'encore inexpliquées, les intuitions sont déjà une composante de l'intellect. Il en est même qui, tout en demeurant à jamais inexplicables, les axiomes, fondent des théories scientifiques. Il n'y avait d'autre moyen que de les sacraliser pour leur conférer une autorité auprès du commun. De sorte que le concept divin ne serait autre que le fruit d'une démarche philosophique rationnelle qui aurait anticipé l'avènement de la science. L'affrontement qui a souvent pris un caractère inexpiable entre la foi et la science paraît ainsi n'être guère qu'une querelle d'écoles consécutive à l'incapacité des acteurs à surmonter des tensions subjectives en dépit d'une commune volonté de découvrir une vérité bien cachée. Et si le dernier mot revenait à une révélation scellée historiquement dans les Écritures ?

Le miroir

Par Florent Vanremortère

Mon miroir m'a dit : «*si tu veux répandre un peu de bonheur autour de toi, regarde d'abord au plus profond de ton cœur*». Cette réflexion (mot éminemment de circonstance), m'a semblé être la synthèse de toutes celles qui me sont venues à l'esprit sur le thème du miroir. À vrai dire, elle pourrait être la conclusion même provisoire, de ces réflexions... et je n'aurais déjà plus rien à dire !

De façon abstraite, le miroir est ce qui offre à l'esprit l'image, la représentation des personnes, des choses, du monde. Le miroir, en tant que surface réfléchissante, est également le support extrêmement riche dans l'ordre de la connaissance. Il m'est apparu qu'il pouvait être dans un premier temps, l'occasion, l'outil, l'instrument, d'une réflexion sur soi et sur les autres, mais surtout sur soi par rapport à l'autre, par rapport à nos frères humains. Ceci devant se faire par rapport à ce que nous allons lui faire de bien ou de mal (réflexion signifiant retour en arrière de la pensée, même sur un temps très court).

Je veux dire par là que l'autre devient mon miroir lorsqu'il répond immédiatement à mon sourire par un geste de paix, comme lorsqu'il s'exprime par la violence à mon agressivité. Et pour commencer, le plus fidèle des miroirs n'est-il pas le visage de ceux qui nous aiment : attristés par nos peines, émus par notre méchanceté, heureux de notre bonheur ? Or, savons-nous suffisamment lire sur ces visages tout ce qu'ils peuvent nous apporter sur nous-mêmes, au-delà des mots ?

Le repliement sur soi, une certaine cécité psychologique volontaire s'empare de nous plus souvent qu'on ne le croit, dès qu'une réalité pourtant si proche, pourtant si spontanée, si sincère, si désintéressée, nous est envoyée par ceux qui nous sont le plus proche par le sang ou par le cœur. Ils ont pourtant des éclairs de lucidité pleine de sagesse sur nous-mêmes, allant alors bien au-delà de l'amour qu'ils nous portent et de ses aveuglements.

J'ai regardé un soir à la télévision, une émission sur un Père jésuite qui aide les enfants des trottoirs de Manille à s'en sortir. On le compara un jour à Mère Térésa ; il répondit humblement qu'elle accompagnait la mort, et que lui essayait de développer la vie sans jugement de valeur, et sans aucune comparaison.

Miroirs... miroirs... qui me font m'interroger. Que puis-je faire ? Pour ceux-là et pour d'autres, pour d'autres religions qui font plus encore et que je ne connais pas ? Et qui me renvoient à mes proches, vers ceux au milieu desquels je vis quotidiennement, en me disant de les aimer concrètement chaque jour, chaque minute, chaque instant, encore un peu plus. Or, si nous peinons déjà tant à nous retrouver dans le visage, dans le regard des êtres aimés, quel effort sera exigé de nous si nous voulons lire en nous-mêmes ? Et c'est pourtant là, le second niveau qu'il est nécessaire d'atteindre.

Essayer d'être son propre miroir, le miroir de son propre cœur, pour tenter de se rapprocher du «*connais toi toi-même, et tu connaîtras l'univers et les dieux*» de Socrate. Dans ma jeunesse, comme tous les autodidactes, je lisais tout ce qui me passait entre les mains avec une boulimie dévorante ; il me souvient d'un ouvrage intitulé : *Regards neufs sur les autodidactes*, qui avait encore développé, si c'était nécessaire, ma soif d'apprendre et d'apprendre seul bien sûr. Je retrouve maintenant de plus en plus cette soif, non plus seulement de culture, mais de la connaissance de soi ; mais les voies et les moyens pour y parvenir sont multiples et propres à chacun. C'est aussi le message que nous donne le miroir.

Un autre soir très tard, j'ai été confronté, encore par la télévision, au miroir qu'apporte la solitude de l'érémitisme, à travers quelques exemples assez émouvants d'ermites d'aujourd'hui ; une phrase de l'un d'entre eux m'a beaucoup frappé, et c'est celle-ci : «*la plupart des gens vivent à la périphérie de leur être*». Cette recherche en soi par la solitude, le silence, n'est pas à confondre avec un quelconque narcissisme névrosant, ou un égocentrisme mal compris ; elle nous renvoie à une image plus réelle que le reflet plus ou moins fidèle de notre enveloppe charnelle du moment, par la matière. Elle possède un pouvoir d'extension et de mobilité comparable à celle de l'eau servant de miroir à Narcisse, à la recherche d'un moi-idéalisant.

L'important n'est-il pas de voir plus large, plus profond, plus loin de soi, parmi les autres hommes ? Pour développer l'essentiel, c'est-à-dire le vrai progrès qui ne peut être qu'à l'intérieur de l'homme. Mais l'homme miroir de lui-même, ne doit pas négliger l'action au service de l'Idée. Car miroir de nous-même nous pouvons, nous devons l'êt-

re en renvoyant à l'autre la vérité, la sincérité, la pureté du coeur et de la conscience. Sur un miroir chinois du musée de Hanoi, on lit ceci «*comme le soleil, comme la lune, comme l'eau, comme l'or, sois clair et brillant et reflète ce qu'il y a dans ton cœur*».

Le miroir est en effet, symbole de la sagesse et de la connaissance ; le miroir couvert de poussière est celui de l'esprit obscurci par l'ignorance… ou par les passions. Mais c'est aussi le symbole de la manifestation reflétant l'Intelligence créatrice et même de l'Intelligence céleste ou, en tout cas, de l'expérience spirituelle la plus haute. Ainsi, dans saint Paul et chez de nombreux spirituels chrétiens et musulmans, le cœur humain devient miroir reflétant Dieu. Le miroir du cœur reflète chez les bouddhistes la nature du Bouddha ; chez les taoïstes, le ciel et la terre. Le miroir est également identifié symboliquement au soleil, mais c'est aussi un symbole lunaire du fait que la lune, comme un miroir, reflète la lumière du soleil.

Dans la mythologie japonaise, le miroir fait sortir la lumière de la caverne et la réfléchit sur le monde. Dans la Tradition védique, le miroir est le mirage solaire de la manifestation ; c'est alors, le symbole de la succession des formes dans la durée limitée et toujours changeante des êtres. En Chine, entre autres significations, le miroir est le signe de l'harmonie de l'univers conjugal, le miroir brisé étant celui de la séparation (la moitié brisée vient, éventuellement sous la forme d'une pie, rendre compte des infidélités de la femme). L'utilisation maoïste du miroir magique est assez particulière : elle révèle la nature réelle des influences malfaisantes ; elle les éloigne, elle les protège contre elles – aussi, de nos jours encore, on place un miroir au-dessus de la porte des maisons. Au Japon, il est un symbole de pureté parfaite de l'âme, de l'esprit sans souillure, de la réflexion de soi sur la conscience.
L'emploi du miroir magique correspond à l'une des plus anciennes formes de divination. Pythagore, selon une légende, avait un miroir magique qu'il présentait à la face de la lune avant d'y voir l'avenir. C'est en tout cas, une pratique du chamanisme en Asie centrale : les chamans dirigent un miroir vers le soleil ou vers la lune, qui sont censés être aussi des miroirs sur lesquels se reflète tout ce qui se passe sur la terre.
Le thème de l'âme considérée comme miroir, a été particulièrement développé par saint Athanase et Grégoire de Nysse et, selon ce der-

nier : «*comme un miroir lorsqu'il est bien fait, reçoit sur sa surface polie les traits de celui qui lui est présenté, ainsi l'âme purifiée de toutes les salissures terrestres, reçoit dans sa pureté l'Image de la Beauté incorruptible*». Chez les soufis, on évoque les deux faces de l'âme qui aurait un côté inférieur tourné vers le corps, et un côté supérieur tourné vers l'Intelligence ; il y est dit encore, que le corps est dans l'obscurité comme le dos du miroir, l'âme étant le côté clair du miroir.

On y évoque la capacité de reflet de l'homme purifié ; et cette capacité mériterait tout un développement que je ne puis faire ici. Cela me fait penser d'abord à l'illumination offerte par le Christ à trois de ses disciples (Pierre, Jacques et Jean) sur le Mont Thabor, auxquels Il apparaît transfiguré dans Son état glorieux. Cette Transfiguration, légendaire ou non, évoque en moi, en tout cas, l'impact que peuvent avoir sur leur entourage ceux qui ont atteint un degré d'oblativité supérieure.

Autre dimension de cet ordre, mais qui nous emmène plus loin, beaucoup plus loin : la métempsychose, présentée comme la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. Cette croyance existant dans de nombreuses aires culturelles (indienne, hellénique, nordique, etc.), a une portée intéressante : celle de la transmission de par sa propre image, de par son seul exemple, des aspects multiples de la Vérité. Quelques traditions nordiques évoquent la transmigration de personnages divins qui passent d'un état à un autre, dans un dessein bien défini : transmettre un savoir, ou un héritage traditionnel. Nous sommes là très loin, et c'est heureux, de l'étymologie du mot miroir qui vient de «*mirare*» (s'étonner), que l'on retrouve dans «s'admirer» ; ce qui fait dire très sévèrement à notre bon La Fontaine (dans un texte intitulé «*L'homme et son image*») : «il accusait toujours les miroirs d'être faux». Alors qu'avec philosophie, Jean Cocteau eut cette formule : «*les miroirs feraient bien de réfléchir un peu avant de renvoyer les images*».
Terminons par ces quelques propos et d'abord par cette parole de la Première Epître de Paul aux Corinthiens : «*nous connaîtrons comme nous sommes connus. À présent, nous voyons comme dans un miroir et de façon confuse, mais alors, ce sera le face à face*», pour dire que notre planète est un miroir qui nous renvoie notre propre image. Et enfin, soyons nous-mêmes des miroirs qui renvoient aux autres, le meilleur d'eux-mêmes.



Fancis Delon a lu pour vous…

Antoine Compagnon

Le Cas Bernard Faÿ. Du Collège de France à l'indignité nationale, Gallimard, 2009, 209 p. Bernard Fay et la controverse Antoine Compagnon – John Rogister.

Cet ouvrage a fait l'objet dans le numéro du « Times Literary Supplement » du 8 octobre 2010, pp. 9-10, d'un compte rendu extrêmement critique de l'historien britannique John Rogister, auteur de *Louis XV and the Parlement of Paris* (1995). Enseignant à l'Université de Durham, ce spécialiste de la France du XVIIIe siècle est également Membre de la Royal Historical Society et Correspondant de l'Académie des Sciences Morales et Politiques (section Histoire et Géographie).

D'emblée, Rogister exprime sa déception vis-à-vis de l'étude de Compagnon sur Bernard Fay (1893-1978), cet historien devenu Professeur au Collège de France puis Directeur de la Bibliothèque nationale pendant la guerre avant d'être condamné aux travaux forcés pour collaboration. Compagnon est un Polytechnicien qui occupe une chaire de littérature au Collège de France. Ce spécialiste de Proust s'est tourné aujourd'hui vers l'histoire. Avant la guerre, Bernard Fay fit œuvre de pionnier en prononçant régulièrement des conférences à Columbia et dans d'autres universités américaines. Compagnon a examiné la carrière de cet universitaire qui fut condamné pour « indignité nationale ». Le résultat est une biographie sans saveur témoignant des défauts des études proustiennes qui consistent à associer des listes de noms en guise de preuve. Son côté partisan est manifeste. Selon lui, Fay et les autres auraient dû démissionner durant l'Occupation. Il fait ainsi peu acte de la nécessité pour eux de gagner leur vie.

Bernard Fay est issu d'une famille bourgeoise honorable. Il contracta la polio lorsqu'il était enfant et fut affecté, toute sa vie, par une claudication. Il obtint l'Agrégation de Littérature à la Sorbonne en 1914. Inapte au service militaire, il rejoignit un corps d'ambulances de la Croix Rouge au début de la Première Guerre Mondiale avant d'être versé dans une unité ambulancière créée par le Comte de Beaumont qui regroupait « *le tout Paris* ». Comme cette mission s'effectuait sur la ligne de front, il fut décoré de la Croix de Guerre. En 1918, il devint officier de liaison auprès de l'armée américaine. Une rencontre fortuite avec un étudiant en musique d'Harvard, Avery Claffin, donna une nouvelle orientation à sa carrière. Il décida alors de partir étudier



aux États-Unis. Après avoir ainsi obtenu son diplôme de Master à Harvard, il donna, au cours des vingt années suivantes, de nombreuses conférences dans des universités américaines.
Compagnon suggère également que son homosexualité résultait de son handicap physique. Fay publia aux États-Unis en 1927 *L'Esprit révolutionnaire en France et en Amérique*, sa thèse de doctorat soutenue à la Sorbonne, ainsi que des études sur Franklin et Washington. Son amitié avec Gertrude Stein occupa une place importante dans leurs vies respectives. Il traduisit son ouvrage, *Les Américains d'Amérique*, après l'avoir profondément remanié et convainquit son éditeur de publier cette nouvelle version qui assura la renommée de Stein dans son pays. Compagnon est d'ailleurs remarquable lorsqu'il retrace leur collaboration littéraire. En 1932, il fut élu à la chaire de civilisation américaine du Collège de France créée à sa demande par le Président du Conseil André Tardieu.
Dans son œuvre, Fay se concentra de plus en plus sur l'influence de la franc-maçonnerie en croyant que la Révolution Française était le résultat de la diffusion des idées philosophiques dans les loges maçonniques. Compagnon ne le relève pas mais cette interprétation a été mise à mal, d'abord par François Furet puis par d'autres historiens. En conséquence, Bernard Fay ne pouvait que voir dans la défaite de la France la main sinistre de la franc-maçonnerie. Il inspira la législation antimaçonnique de Vichy et supervisa la confiscation des archives des loges et la création d'un centre où elles pourraient être regroupées et étudiées.
Bernard FAY était un ardent partisan du maréchal Pétain avec lequel il déjeunait régulièrement et dont il espérait, une fois la guerre terminée, l'appui pour être élu à l'Académie française. Il accepta des fonctions du nouveau régime, en particulier celle de Directeur de la Bibliothèque nationale. Il réalisa certaines réformes qui devaient être maintenues après la Libération comme Compagnon le reconnaît tout en étant virulent contre ses liens personnels avec le lieutenant Gerhard Heller, un francophile chargé de séduire l'intelligentsia française, le philosophe Carl Schmit et d'autres universitaires allemands curieusement affectés dans la capitale. Il participa également avec Paul Morand à la Commission mise en place par Vichy pour dresser la liste des éditeurs habilités à recevoir du papier pour imprimer leurs ouvrages et Marguerite Duras fut la secrétaire.
Compagnon considère Bernard Fay comme un homme aigri parce qu'il n'avait pas reçu la Légion d'Honneur. Il haïssait certains de ses

collègues, particulièrement les communistes et l'administrateur Edmond Faral. Sans apporter la moindre preuve, Compagnon lui reproche d'avoir dénoncé des francs-maçons aux Allemands et les avoir ainsi envoyés à la mort, accusation pour laquelle il fut condamné en 1946 bien qu'il admette qu'il avait effectivement plus contribué à l'arrestation de membres de la Bibliothèque nationale qu'il soupçonnait d'être communiste ou gaulliste. D'un autre côté, il sauva ses amis juifs, en particulier Gertrude Stein et sa compagne Alice Toklas, et prit soin d'informer les Britanniques de l'emplacement des dépôts de la Bibliothèque nationale pour éviter leur bombardement.
Après s'être échappé de prison, Bernard Fay donna des cours à Fribourg où il retourna régulièrement après son amnistie en 1959, enseignant ultérieurement l'histoire au séminaire traditionaliste de Monseigneur Marcel Lefèbvre. Compagnon consacre peu de pages à analyser son œuvre d'historien et il considère clairement Bernard Fay comme un *« salaud »*.
Rogister a connu Bernard Fay lorsqu'il était étudiant en France dans les années 1960. À cette époque, en France, la sectaire école des Annales et les marxistes avaient discrédité l'histoire politique et diplomatique. Roland Mousnier en préservait courageusement le flambeau à la Sorbonne mais seulement pour l'histoire institutionnelle.
Avant la guerre, Bernard Fay créée une collection éphémère publiant des archives privées. Il écrivit également une nouvelle biographie pertinente de Louis XVI reposant sur des documents originaux. Rogister a correspondu avec lui et, avec générosité et une admirable érudition, il déploya alors beaucoup d'énergie pour l'aider. Voilà pourquoi, il ne le reconnaît pas dans ce portrait partial que fait de lui et de son œuvre Antoine Compagnon.
Devant ces critiques, Antoine Compagnon a tenu à utiliser son droit de réponse dans l'édition du « Times Literary Supplement » du 22 octobre 2010, page 6. Il convient de noter que le Professeur Compagnon est le fils du général Jean Compagnon, disparu le 4 novembre 2010, un ancien officier de la 2e DB qui participa notamment à la bataille de Normandie et à la Libération de Paris.
Il exprime, non sans ironie, sa satisfaction que John Rogister, qui bénéficia de la bienveillance de Bernard Fay au cours des années 1960 (à une époque où celui-ci collaborait à l'hebdomadaire néo- maurrassien « Aspects de la France » et soutenait la croisade traditionaliste de Monseigneur Lefèbvre contre Vatican II) n'ait pas bien accueilli la bio-



graphie de son mentor. À ce propos, il n'a jamais suggéré que la « *prose homo érotique* » de Bernard Fay ait trouvé son origine dans la poliomyélite de son enfance. En outre, le travail de Bernard Fay durant l'Occupation allemande en France ne correspondait nullement à la nécessité pour lui de gagner sa vie (il était alors Professeur au Collège de France) mais à sa volonté de prendre la direction de la Bibliothèque nationale et de publier des listes de francs-maçons, contribuant ainsi à leur persécution puisque les nazis avaient obtenu que Vichy leur remette leurs archives. Choisir, pour rendre compte de son ouvrage, un collaborateur qui n'aurait pas bénéficié de la protection du sujet de sa biographie, aurait mieux reflété les règles d'objectivité du « Times Literary Supplement ». John Rogister réagit aussitôt à la mise en cause de son intégrité dans le numéro suivant du « Times Literary Supplement » du 29 octobre 2010, page 6.

La réponse d'Antoine Compagnon à l'analyse de son livre constitue une parfaite illustration de sa méthode. Il pratique, à grande échelle, ce qu'Albert Fabre-Luce appelait la « *terreur intellectuelle* » en diabolisant d'abord les idées (celles des Néo-Maurrassiens), les groupes (les Catholiques Romains Traditionalistes) et les personnes (lui-même pour avoir eu recours à Bernard Fay). Rogister n'a jamais bénéficié de la « *protection de FAY* » qui n'a pas été son « mentor » mais auquel il reste reconnaissant pour ses conseils sur l'histoire du XVIIIe siècle.

Il note que Compagnon suggère que l'homosexualité de Bernard Fay, et non pas sa « prose homo érotique », provenait de sa polio et il ne voit pas pourquoi on ne pourrait avancer cette hypothèse quand on passe imperceptiblement de la page 17 de son ouvrage (la polio et ses répercussions physiques) aux pages 18 et 21 (évocation de sa « *prose homo érotique* »). Rogister n'arrive également pas à comprendre pourquoi Bernard Fay aurait dû refuser la direction de la Bibliothèque nationale en 1940 puisqu'il acceptait de conserver son poste de Professeur au Collège de France. Il voudrait enfin connaître les preuves irréfutables de sa responsabilité dans l'exécution, la déportation et l'emprisonnement des francs-maçons.

Christie Tournier a lu pour vous…

Jean Staune : Notre existence a-t-elle un sens ? *une enquête scientifique et philosophique - Préface de Trinh Xuan Thuan - Paris, Presses de la Renaissance, 2007, 540 pages.*

L'auteur reprend l'histoire de la pensée humaine depuis son commencement : les dieux, responsables des phénomènes terrestres, seront progressivement remplacés par les théories scientifiques. L'égocentrisme humain se rapetisse au fur et à mesure que grandit la conscience de l'immensité de l'univers. C'est le *« désenchantement du monde »*, et l'absence de sens prévaut alors, avec le réductionnisme.
Jean Staune rappelle les multiples points de vue de nombreux philosophes sur ce sujet et pose la grande question : Qu'est-ce que le réel ? En n'oubliant pas que la « non réalité » est une porte ouverte sur une autre réalité ; il évoque également toutes les querelles scientifiques qui ont pu s'affirmer comme des certitudes pourtant contradictoires.
La notion de réalité est aujourd'hui en train de basculer. La physique quantique a fait faire un bond immense à la conscience de l'homme, de même que le principe d'incertitude ou la relativité du temps. Ainsi, l'hypothèse du « big bang » peut réconcilier science et religion puisqu'elle témoigne que l'espace et le temps n'ont commencé à exister et à se développer qu'à partir de l'explosion du point originel. La cohérence absolue de l'univers est à présent évidente, et la science pose désormais la question du sens : elle ne cherche plus seulement le « comment », mais le « pourquoi », **le stade ultime de la complexité de l'univers semblant être le développement de la conscience.**
Ce biologiste reprend les notions déjà transmises dans de nombreux ouvrages scientifiques, tels les trous noirs, les univers parallèles, l'hypothèse de pouvoir dépasser la vitesse de la lumière, la non éternité de notre univers… Cette étude s'accompagne de celle des multiples théories de l'évolution (dont il en décline un certain nombre), depuis Darwin jusqu'à la théorie quantique, avec même l'évocation des créationnistes avec lesquels il n'est pas tendre (*« misère et nocivité »*).
Les explications scientifiques sont claires dans les différents domaines abordés, les exemples à l'appui du propos sont diversifiés, traités avec objectivité et rigueur, en particulier en ce qui concerne les questions du hasard et du non hasard, ainsi que l'évolution qui *« ne retourne jamais en arrière »*. Maintes stratégies sont décryptées, puis il analyse les rapports entre le darwinisme et le christianisme, pour aboutir à l'affirmation que nous ne sommes pas vivants par hasard.
La conscience est l'apanage de l'humain, sachant que nous sommes très conditionnés par notre cerveau. Les neurologues sont nombreux à étudier la complexité de notre cerveau et à en délimiter les zones spécialisées : émotions, capacités et aptitudes, comportements, goûts… Et



de décrire toutes ces thèses, souvent opposées les unes aux autres, et maintes expériences à l'appui de ces théories. Certains affirment, par exemple, que la conscience n'est qu' « *un sous ensemble accessoire de l'activité neuronale* ». En fait, les expériences réfutent la correspondance exacte entre phénomènes neuronaux et mentaux. Tout ceci ne peut que fasciner les chercheurs et les cherchants que nous espérons être, car cela pose évidemment la grande question du libre arbitre.
Les mathématiques ont fait des progrès prodigieux et sont un outil inestimable pour comprendre l'univers ; cela rejoint les Anciens et tout ce qui est véhiculé à travers les traditions philosophico-spirituelles. Platon revient en force.
La relativité d'Einstein a remplacé l'éternité infinie de Newton ; le principe d'incertitude d'Heisenberg a remplacé le déterminisme de Laplace ; la théorie d'incomplétude de Gödel a remplacé le programme de Hilbert, etc. Le matérialisme méthodologique est largement dépassé.
L'auteur résume son livre en cinq questions : D'où provient l'univers issu du « big bang » ? Quelle est la nature des fondements de la réalité physique ? Quelle est la nature de la conscience de l'homme ? Qu'est-ce qui peut canaliser l'évolution de la vie ? D'où provient la « *déraisonnable efficacité* » des mathématiques ?
On peut conclure sur les mots mêmes de jean Staune (p. 473) : « *Le 'réenchantement' du monde auquel nous assistons est fondé à la fois sur le fait que l'Univers est beaucoup plus subtil et complexe que prévu et sur le fait que l'homme ne se résume pas à un assemblage de molécules*». La quête de l'Être devient omniprésente, ainsi que celle du sens de la conscience.
Il faut ajouter que ce gros volume s'enrichit d'une bibliographie dense, d'un glossaire pédagogique et d'un index alphabétique facilitant la recherche de telle ou telle question.

Simone Vierne. *Les mythes de la franc-maçonnerie,*
Paris, Éditions Véga, 2008, 143 pages.
L'auteur commence par rappeler la signification exacte du mythe, dont le nom vient de « muthos », parole publique, en opposition au logos. Le mythe a pour but de faire comprendre au plus grand nombre une idée philosophique, tout en le différenciant des contes et des légendes. Son récit en est donc oral, transmettant une vérité de l'ordre de l'intuitif, aussi bien essentielle qu'existentielle, et dans laquelle est posée la grande question du Bien et du Mal. Si l'imaginaire y est

prépondérant, il ne s'agit pas d'irrationnel : dans le mythe, les contraires s'abolissent car il est le soutien d'une pensée universelle, sous des aspects apparemment différents selon le lieu et la culture. Il s'agit, en fait, d'archétypes communs.
L'initiation, qui permet de « vivre » le mythe, est le moyen qui permet de renaître après que le héros a traversé maintes épreuves. Le temps et l'espace sont sacralisés, le sentiment de transcendance omniprésent. Le symbolisme est polysémique mais cohérent : exil, labyrinthe, ponts et portes à franchir, boissons plus ou moins étranges qui permettent de passer dans une autre réalité, degrés aux révélations successives, jeûnes et veilles, enfermements, secrets, voyages… Ce symbolisme accompagne toujours la référence à la réalité. Tout ceci permet de renforcer la cohésion du groupe.
Cela permet de nous rappeler que la franc-maçonnerie ne remonte pas simplement au 18e siècle mais qu'elle a plongé ses racines dans l'univers chrétien du 14e siècle. Cela n'est pas irrationnel mais, au contraire, a du sens, car les travailleurs de la pierre faisaient remonter leur origine à Salomon et privilégiaient la géométrie en référence à Pythagore. La franc-maçonnerie s'en est nourri avec Salomon et Hiram, voire Pharaon, comme fondateurs de la construction du temple intérieur.
En effet, la quête est celle de la transmutation qui commence par l'épreuve de la terre (ou l'enfer, ou la gueule d'un dieu…). La mort symbolique du héros est la mise en acte dramatique de sa renaissance mais aussi de l'histoire de la création du monde. Non seulement l'espace est alors sacré mais le temps est suspendu. Les épreuves se retrouvent, à quelques nuances près, dans nombre de traditions anciennes, comme l'acacia au pouvoir magique, la boisson d'oubli du chamanisme, le voyage aventureux et la quête décrits dans les épopées, la descente aux enfers, les portes successives à passer depuis la porte basse, l'importance du chemin et non du but.
Plus tard, on a introduit dans les rituels les idées de la chevalerie (l'adoubement, par exemple) et de ses valeurs, le merveilleux des Templiers, accompagnés des notions d'idéal, d'honneur et de sacrifice. Le but est la transformation intérieure pour sa propre amélioration et celle de la société, et la quête d'une origine permet d'ancrer la tradition. Sachant que l'ostentation des mythes et des symboles prouve que ceux-ci peuvent être détournés, comme on l'a vu avec le nazisme. Oui, comme le dit l'auteur (p. 127), « *le symbole est une quête de sens* ».



Et ce sens est le même pour tous les humains, même s'il prend des formes diverses, car : *« ... au-delà des formes particulières, la tradition maçonnique a sa source dans une forme archétypique, qui se réfère finalement aux mythes éternels.* » (p. 42).
C'est un livre très didactique, contenant un grand nombre d'informations cohérentes, le tout écrit en mots simples, dans un style fluide, sans grandiloquence, tout à la fois léger et sérieux, clair, concis, essentiel. Un ouvrage à transmettre à tout nouvel apprenti même si des références sont faites aux trois premiers degrés. Tous les articles écrits pour « expliquer » la maçonnerie ne parviendront pas à autant d'évidence que Simone Vierne communique avec limpidité et intelligence.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Marie-José Delalande, que nous avons reçue au « Germe » il y a quelques mois, a publié aux « éditions Adyar » (4, square Rapp, 75007, Paris) un livre de 90 pages : **Le mouvement théosophique en France (1876-1921)**. L'auteur a eu le grand talent de retracer en peu de pages les quarante-cinq premières années de la vie de cette société qui connut justement ses heures de gloire à la charnière des XIXe et XXe siècles. Son influence fut alors très grande sur les esprits de cette époque ; elle attira vers elle de nombreux cherchants et non des moindres. Helena Blavatsky, Henry Olcott et Annie Besant, qui en fut la présidente en France à partir de 1908, surent insuffler à ce mouvement spiritualiste et orientaliste une âme propre à réunir divers courants de pensée. Il ne faut pas perdre de vue que la Société Théosophique a émané la Fédération internationale du Droit Humain, première obédience maçonnique mixte très développée en plusieurs pays dont le nôtre. À l'époque que nous relate Marie-José Delalande, la Société Théosophique a joué un rôle important ; les conférences qu'elle organisait étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs et les publications, tel « Le lotus bleu », qu'elle réalisait bénéficiaient d'un lectorat de qualité. Dire que ce mouvement ne soulevait pas de critiques et n'avait pas de détracteurs serait inexact. Il dérangeait en raison essentiellement de ses racines hindouistes. En 1887, Papus y avait donné sa première conférence avant de s'en éloigner ultérieurement pour des raisons justement liées à cet hindouisme omniprésent. Faut-il préciser que le mouvement théosophique

subit les assauts de l'Église romaine comme ceux de René Guénon qui évoquait à son propos « *une pseudo-religion* », alors qu'il reconnaissait par ailleurs que « *l'Occident est sur une pente décadente, et que, pour se relever, il doit s'éclairer à la lumière orientale* » ? Bien que n'en ayant jamais été membre, je reconnais le rôle bénéfique que la Société Théosophique a joué dans la formation spirituelle de nos contemporains en déplorant cependant que certaines de ses idées sur l'occultisme et le paranormal ne la rapprochent trop du « New Age » dont la nocivité est légendaire.

François Ariès et **Anne Ménestier** posent une question qui paraît banale et pourtant ne l'est pas. Ils demandent ***Qu'est-ce que l'initiation ?***, dans un livre de 120 pages publié par « Maison de Vie éditeur » en janvier 2011 au prix de 10 €. S'appuyant sur Sophocle qui affirmait : « *Trois fois heureux ceux des mortels qui contemplent les rites initiatiques* », les auteurs s'attachent à comprendre le sens véritable de l'initiation qui n'est pas seulement un commencement comme le suggère son étymologie, mais l'accès à des mystères sacrés. Elle est aussi, toujours selon les auteurs, la « *véritable pierre d'angle d'une spiritualité libre et heureuse* ». Elle représente une seconde naissance et la découverte d'une vie nouvelle, un chemin vers la connaissance. L'initiation maçonnique met en valeur ces principes universels.

José Nogueira nous convie à rencontrer ***Le Tao selon Matgioï*** (Maison de Vie éditeur, janvier 2011 – 130 pages, 12 €). Le sous-titre est évocateur et attractif « Comment gouverner votre vie ? » et nous voici plongés dans un monde qui nous est peu familier. Sous la conduite de Matgioi (Œil du jour), adepte de son vrai nom patronymique Albert Puyou, né à Nancy en 1862, et fonctionnaire en poste au Tonkin, nous visitons ce bien mystérieux taoïsme tellement impénétrable aux esprits occidentaux. Il nous invite à en découvrir les richesses. Il faut dire que José Nogueira facilite grandement la tâche du lecteur en mettant à la portée de l'occidental *lambda* cette philosophie qui bouscule nos certitudes culturelles. Les textes du Tao sont traduits et commentés, ce qui n'est pas sans intérêt, bien que d'autres traductions et commentaires nous aient déjà été proposées par le passé. La véritable question est de savoir si l'on doit faire sien ce mode de vivre et de penser ou si l'on peut en rester à la seule étude. Autrement dit : adepte ou curieux ?

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2011

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2011)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2011

Nom .... Prénom ....
Adresse ....
Code postal .... Commune ....
Téléphone ....
Adresse Internet ....
(indispensable pour recevoir par courriel le code d'accès à la partie privée du site)

Date ___/___/___ Signature ____________________

Tarifs 2011

France, pli fermé .... 35 euros
France, pli ouvert .... 30 euros
U. E. - DOM TOM .... 40 euros
Étranger (par avion) .... 45 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN .... à partir de 45 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.